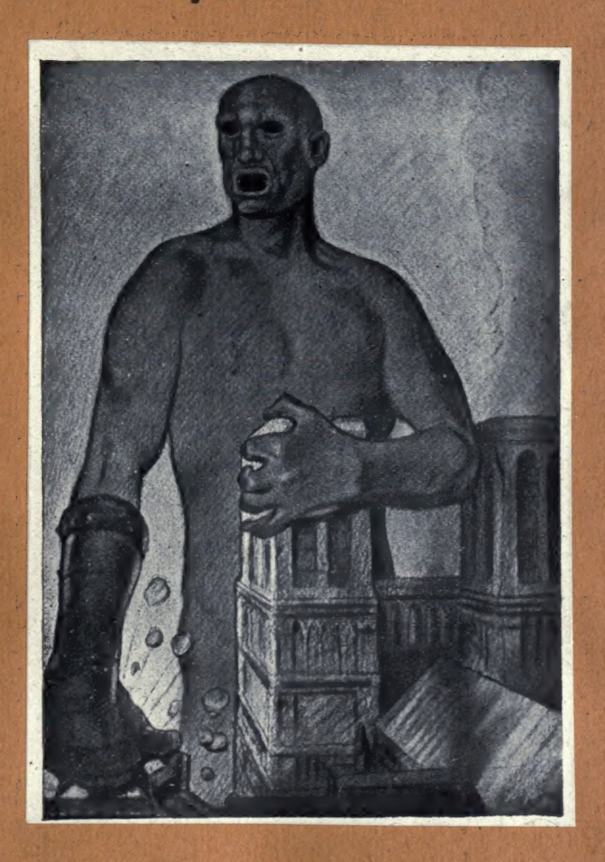
LA

CARICATURE ALLEMANDE

PENDANT LA GUERRE



Préface et Notes par ***FRÉDÉRIC RÉGAMEY***



BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS

NANCY-PARIS-STRASBOURG

AVERTISSEMENT

L'ouvrage que nous présentons au public, commencé au premier temps de la guerre, fut interrompu par ordre de la censure, qui crut préférable d'empêcher la diffusion de cette masse d'injures d'une grossièreté si germanique, prodiguées à nos poilus, à notre population civile, à nos femmes. Les objections d'autrefois n'ont plus aujourd'hui de raison d'être et il est au contraire de la plus grande importance, de la plus pressante urgence, de montrer ce qu'est la véritable âme allemande, cette douce âme poétique et rêveuse que depuis un siècle nos germanophiles nous peignaient sous les couleurs les plus magnifiques, les plus tendres. On la verra se manifester sans masque, sans camouflage, dans les légendes et dessins des caricaturistes, dans cette vaste collection des satiriques allemands formant une véritable histoire de la plus effroyable conflagration des temps modernes, histoire qui commence avec les préliminaires, les déclarations de guerre à la Serbie, à la Russie, à la France, sonne l'hallali pendant l'envahissement de la Belgique, la ruée sur Paris ; affecte un indifférent mépris pour l'Italie, le Japon, la Roumanie ; célèbre les trahisons balkaniques de Ferdinand, de Constantin, les « victoires sur victoires » de l'Autriche, de la Turquie ; clame sans relâche : « Dieu punisse l'Angleterre qui va perdre ses colonies et tremble devant le soulèvement de l'Islamisme, de l'Inde. »

Les nombreux chapitres de notre ouvrage grouperont dans leur ordre chronologique les événements, les faits, les épisodes de la « guerre mondiale », car la caricature allemande n'oublie rien ; elle nous montre les Allemands s'empiffrant des victuailles les plus variées en se moquant du blocus autant que de la « grande offensive », que des batailles sur la Somme, dans les Flandres, que de notre victoire de la Marne qu'elle transforme en une déroute. Verdun même lui est occasion d'exalter le génie militaire du Kronprinz, et elle s'attendrit sur la Pologne arrachée au servage moscovite, rendue à la vie, à l'indépendance par la magnanimité des Hohenzollern. En même temps, la gouaille teutonne s'amuse des bombardements de villes ouvertes, applaudit aux exploits des sous-marins coulant des paquebots pleins de femmes, d'enfants, brave l'indignation universelle soulevée par les horreurs de la guerre à l'allemande, raille le Tsar et sa famille martyrisés, massacrés, s'abîmant dans les ténèbres d'une tragédie encore mystérieuse. Naturellement elle outrage tous les chefs d'États, les généraux, les gouvernants de l'Entente, et continue ainsi jusqu'à l'armistice auquel l'Allemagne, quoique se proclamant invincible et victorieuse sur tous les fronts, daigne consentir par pitié pour les souffrances de l'humanité. Alors, muselée momentanément, réduite à l'impuissance militaire, elle renonce à la revanche immédiate, mais non à ses rêves de domination mondiale. Repliée sur elle-même, l'Allemagne reprend avec son acharnement sournois sa lutte de louches intrigues, de chicanes, de trahisons, refuse de réparer ses crimes. La Paix de Versailles qu'elle a signée est à son tour traitée de chiffon de papier sans valeur ; les nombreux pays que sa défaite libéra sont des rebelles qui devront être châtiés et reprendre leur place parmi ses terres de colonisation ; et elle se prépare dans l'ombre à profiter des circonstances favorables qui ne pourront pas manquer de se produire, croit-elle, pour se précipiter de nouveau sur l'Europe. La France, cette incorrigible oublieuse, se lassera vite de porter son armure défensive et, comme jadis, prêtera de nouveau l'oreille aux mêmes illusionnistes qui lui prêchèrent, avant 1914 déjà, la politique de la réconciliation, des mains fraternelles toujours tendues, des cœurs toujours offerts.

Tout cela était prévu de ceux qui apprirent à connaître le Germain de tous les temps, mais est trop ignoré du grand public, auquel on ne doit pas se lasser de fournir des documents authentiques à méditer. Aux sombres jours des anxiétés, lorsque, malgré la foi absolue dans la victoire finale, de cruelles angoisses patriotiques poignaient les cœurs, cette lourde insolence nous frappait au visage comme un soufflet. Aujourd'hui, au contraire, devant l'effondrement de l'implacable ennemi qui nous avait promis le sort de ses nègres du Cameroun, c'est avec un sourire de soulagement ironique que se parcourt l'énorme collection d'injures et de menaces. Tout au long des années 1914-15-16-17-18-19, on pourra suivre maintenant avec sérénité les convulsions de cette haine dressée non seulement contre nous et nos alliés, mais aussi contre les neutres qui osèrent ne pas nous être hostiles.

C'est donc avec la conviction de faire œuvre utile sans blesser aucune susceptibilité légitime que nous avons réuni et coordonné cette quantité de légendes et de dessins si instructifs, choix forcément restreint, mais qui suffira amplement à convaincre ceux que n'aveugle pas l'esprit de parti.

LA
CARICATURE ALLEMANDE
PENDANT LA GUERRE

LA

CARICATURE

ALLEMANDE

PENDANT LA GUERRE

PRÉFACE ET NOTES PAR FRÉDÉRIC RÉGAMEY



PARIS

BERGER-LEVRAULT, LIBRAIRES-ÉDITEURS

5, RUE DES BEAUX-ARTS (6e)

1921



LA GUERRE

(*Der Floh* [*La Puce*], 27 juillet 1914.)
Journal satirique autrichien. Vienne.

PRÉFACE

C'EST dans son œuvre caricaturale que se trahit le plus sûrement — le plus imprudemment — l'âme véritable d'une nation. L'indispensable concision de la légende, la simplicité expressive de l'image la découvrent sans voiles. Dépouillée des oripeaux de l'éloquence de tribune, des artifices de style, des phraséologies, des amplifications de la littérature, la pensée profonde apparaît comme synthétisée dans les quelques traits du crayon et les quelques mots du texte.

Aussi la caricature belliqueuse allemande de ces dernières années contribuera-t-elle pour une large part à nous faire enfin connaître la véritable Allemagne, celle qu'une certaine catégorie d'intellectuels s'appliquaient à nous cacher depuis la seconde moitié du XVIIIe siècle.

Comment fut-il possible de tromper l'opinion publique sur la mentalité, la moralité d'une race dont le vernis scientifique dissimulait si peu ses instincts ataviques de brute sournoise, indélébiles caractéristiques de l'ancêtre germain, vêtu de peaux de bêtes, des invasions barbares?

Il faudra que cette stupéfiante erreur soit étudiée et bien comprise, non pour la vaine satisfaction de critiquer tant d'éminentes personnalités, coupables de funestes illusions, mais pour qu'on ne puisse plus à l'avenir réussir à nous imposer à nouveau pareille mystification. Ce travail sera fait et s'intitulera *L'Envoûtement allemand.*

Oui, un véritable envoûtement dont furent victimes des hommes dont on ne peut soupçonner la sincérité, comme Victor Hugo, Michelet, pour ne citer que ceux-là, mais qui inconsciemment n'en contribuèrent pas moins à faciliter la besogne d'un petit nombre de malfaiteurs.

Dès les premiers jours de leur histoire, les Germains se montrèrent tels qu'ils devaient toujours être et, pendant les quatre années de la dernière et épouvantable guerre, ils furent ce qu'ils avaient été, ce que la nature veut qu'ils soient. Un général romain du Ier siècle après J.-C., Velleius Paterculus, écrivant un ouvrage sur les Allemands de son temps, en fait ce portrait dont personne aujourd'hui ne croirait plus devoir adoucir les traits : « Rusés dans la férocité, nés pour le mensonge. »

Nombreux sont les jugements aussi sévères qui stigmatisèrent les Germains au cours des siècles.

Mais, vers le milieu du XIIIe, la Germanie cesse d'être un danger pour le monde. Le Saint-Empire romain qui, sous les dynasties des Othon, des Henri, des Hohenstauffen, de Saxe, de Franconie, de Souabe, se dressait en maître de l'Europe, succombe enfin épuisé par ses exactions. Les Allemagnes, morcelées en une multitude de petites et grandes principautés divisées, rivales et même ennemies, recommencent à se battre entre elles, impuissantes à faire le mal au dehors.

Alors une sorte de pitié méprisante vint tempérer la sévérité de la vieille sentence.

Sur la large face des vandales déchus, on s'habitua petit à petit à prendre pour une niaise et un peu épaisse bonhomie la placidité d'emprunt amollissant les rudes traits de ces reîtres dégénérés. On ne voulut pas remarquer, embusqué sous la lourde paupière, le petit œil de fauve guettant sa proie, l'accent de cruauté qui parfois, dans le regard bénin, brillait en un furtif éclair vite éteint.

Les Allemagnes repliées sur elles-mêmes devinrent l'imprécise contrée des doux poètes, des rêvasseurs, chevaucheurs de chimères, ignorants des vulgaires réalités de ce bas monde. Et cela peut excuser et expliquer la myopie, la fatale incompréhension de la plupart de nos germanophiles.

Puis Bismarck surgit. Par lui, de nouvelles guerres bouleversèrent l'Europe. Brusquement, l'Allemand de convention, ridicule joueur de clarinette, rejetant sa robe de chambre, apparut ce qu'il était réellement : le digne descendant des brigands ancestraux, rendu plus odieux encore par ce qu'il appelle sa Kultur. Autrefois, dans les temps antiques, les Allemands massacraient et détruisaient pour le plaisir de triompher sur des ruines. Devenus « le peuple élu de Dieu, moralement et intellectuellement supérieur à tous, hors de pair », ils ne bombardent et ne brûlent que ce qu'ils ne peuvent



DANS LA CHARMILLE POLITIQUE

Le meilleur ne peut vivre en paix quand cela ne plaît pas au méchant voisin.

(*Kladderadatsch*, 22 mars 1914.)

pas voler, et aussi autant qu'il faut pour terrifier les populations à conquérir et à dépouiller.

« Il y a dans notre peuple une profonde aspiration vers la puissance mondiale et les actes virils », écrivait le général von Bernhardi, et le professeur Ostwald, lauréat du prix Nobel, ajoutait : « L'Allemagne veut organiser l'Europe, car l'Europe jusqu'ici n'a pas été organisée. »

Grâce à cette « virilité », ce peuple, depuis ses plus lointaines origines, mettait son idéal dans les conquêtes et les rapines; c'est le seul qui ait « organisé » son gigantesque brigandage, non seulement militairement, administrativement, mais aussi philosophiquement et même, ce qui semblait impossible, religieusement.

Toutes les énormes forces de cette race, toutes les volontés farouches de ces millions de Germains enragés d'orgueil s'unirent en 1914 dans un unanime, dans un gigantesque effort pour exploiter, asservir le monde. Ils avaient si bien pris leurs mesures, préparé leur coup depuis quarante ans de travail assidu et méthodique, qu'ils partirent avec enthousiasme pour la « guerre fraîche et joyeuse », absolument certains d'arriver facilement à Paris en une seule ruée.

Il s'en fallut en effet de bien peu, et c'est Napoléon Ier qui nous révèle pourquoi nous échappâmes à l'anéantissement : « Il y a toujours quelque chose de bête chez l'Allemand », dit-il un jour. C'est cette bêtise qui souleva tous les peuples de la terre contre la frénésie germanique; c'est cette bêtise qui nous sauva, et le monde avec nous.

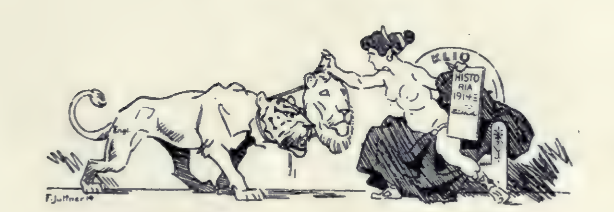
Pour apprendre à connaître le véritable Germain sous ses différents masques et se défendre contre ses complots lentement combinés, suivis de brutales et soudaines attaques, il faudra d'abord que ceux à qui incombe la lourde charge des destinées de notre pays se souviennent toujours que notre ennemi héréditaire, si redoutable parce que « rusé dans la férocité, né pour le mensonge », peut heureusement être victorieusement combattu, parce qu' « il y a toujours en lui quelque chose de bête ».

C'est ce quelque chose de bête qu'il faut surprendre et utiliser, et, dans l'énorme collection de leurs journaux satiriques, c'est ce quelque chose de bête qui frappera dans presque toutes les légendes de ces caricatures souvent d'une réelle valeur artistique. C'est en même temps le goût du mensonge et de la férocité.

Du haut en bas de l'échelle sociale, depuis « tout à fait le plus haut

celui-ci », comme on désigne le souverain, jusqu'au dernier paysan, en passant par le Herr Professor et le Kamarade de la sozial-démocratie, le peuple allemand tout entier se montre dans sa caricature comme dans le miroir le plus fidèle. Féroce avec une sorte de délectation et une lourde gouaillerie, arrogant et sans pitié envers les faibles et les vaincus, il s'effondre humble et lamentable devant le fort qui le domine et le tient à la gorge.

C'est surtout pour lui que semble avoir été inventé le vieux dicton français : « Oignez vilain, il vous poindra; poignez vilain, il vous oindra. »



Madame Clio : — Otons ce noble masque de lion ! alors apparaîtra la brute vulgaire (sur le tigre est écrit : Angleterre).

(*Lustige Blätter*, 10 août 1914.)



L'AMANT INSATIABLE

Iwan : — Prends l'argent où tu voudras, Marianne, je m'en fiche. Mais devant ces trois-là, tu vas m'aider à faire bonne figure.

DER FLOH (LA PUCE)

Journal satirique autrichien. Vienne.
(Dessin de couverture de la livraison du 13 juillet 1914.)

I

Préliminaires

La race germanique est la seule du continent européen, qui toujours eut pour suprême idéal la conquête et l'exploitation implacable des peuples étrangers ses voisins.

En 1914, son lourd talon s'appesantissait sur les Tchèques, les Danois, les Français d'Alsace-Lorraine, les Silésiens, les Polonais, les Yougo-Slaves... Longtemps, les Allemands accomplirent leurs brigandages brutalement, sans vergogne ; puis un jour ils comprirent la nécessité de les justifier par des mensonges politiques et plus tard par des mensonges philosophiques.

C'est Nietzsche, dans son *Par delà le bien et le mal*, qui ajouta cette touche si



La vendange a été en général très maigre, seulement de l'autre côté du Rhin le « mousseux de la victoire » a, comme toujours, bien réussi.

(*Kladderadatsch*, 4 janvier 1914.)



Il y eut de grandes plaintes dans la presse russe et française au sujet de la prétendue « prussification » du beau panorama de la Corne d'Or.

(*Kladderadatsch*, 4 janvier 1914.)

juste au portrait que firent de l'Allemand ceux qui le connaissaient bien : « Cette *honnêteté* allemande, candide, avenante et sans arrière-pensée, est aujourd'hui peut-

être le déguisement le plus dangereux et le plus habile que puisse prendre l'Allemand. Un peuple est très habile quand il se donne pour maladroit, profond, bon enfant, honnête, sans astuce... Enfin il fait honneur à son nom : on ne s'appelle pas en vain *Teutsche Volk, Täusche-Volk,* le peuple qui trompe. »

Frédéric II, le plus grand et le plus cynique éducateur des Allemands, éprouva le premier le besoin de se concilier l'opinion publique. Dans sa correspondance



Iwan : — Pourquoi promènes-tu toujours et partout ce triste hydrocéphale, ma petite Marianne ?
La France : — Mais, Iwan, c'est mon petit excédent de naissances, il faut bien que je le montre au monde stupéfait.
(*Kladderadatsch,* 12 juillet 1914.)

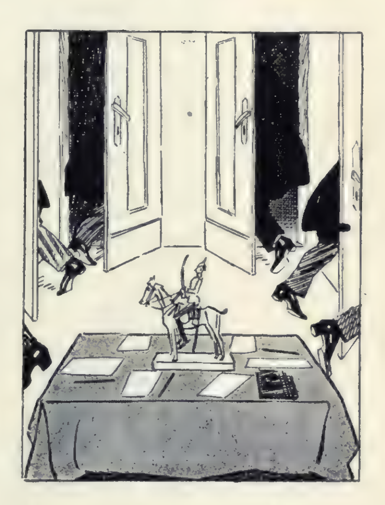
politique si pleine de pages honteuses, on trouve des dépêches dans le genre de celles qu'il adressait à son ministre Podwils au moment d'envahir sans déclaration de guerre les États de Marie-Thérèse : « L'article de droit est l'affaire des ministres. C'est la vôtre. Il est temps d'y travailler en secret, car les ordres aux troupes sont donnés. » (7 novembre 1740.) « Je vous en prie, faites bien mon charlatan et prenez du meilleur orviétan et du bon or pour dorer vos pilules. » (8 novembre 1740.) « Nos affaires vont bien ici, et si votre galbanum se débite bien d'un autre côté, vous pourrez compter que l'affaire est faite. » (31 décembre 1740.)

Et enfin plus tard, vieux, couvert de lauriers, philosophant après son existence mouvementée, faite de crimes et de trahisons, il écrivait : « Il faut toujours tenter

et être bien convaincu que tout vous revient. Mais gardez-vous d'afficher naïvement vos prétentions et surtout nourrissez à votre cour des hommes éloquents et laissez-leur le soin de vous justifier. » Ce n'est pas seulement à sa cour qu'il entretint des hommes chargés de le justifier. Ce fut aussi à Paris et, depuis ce temps, le peloton des thuriféraires de l'Allemagne, augmentant chaque jour, devint l'armée qui, à la veille de 1914, nous prêchait l'oubli et la réconciliation.

Frédéric le « Grand », ce génial bandit, est politiquement le véritable créateur de l'Empire pangermaniste dans lequel se solidifièrent les poussières allemandes du Moyen Age.

C'est dans ses actes et ses écrits que les intellectuels d'outre-Rhin trouvèrent leurs inspirations et leurs directives. C'est sa morale qui devint la leur, et leur conduite se régla sur cette maxime que le « Salomon du Nord » ne craignit pas d'écrire dans son *Exposé du Gouvernement prussien :* « C'est une attitude nécessaire de cacher autant qu'on le peut ses desseins d'ambition et, si l'on peut, de réveiller l'envie de l'Europe contre d'autres puissances, à la faveur de quoi l'on frappe son coup. »



LA FIN DE LA COMMISSION DE SAVERNE

Et lorsque le Carnaval fut fini, on ne siégea pas plus longtemps. Il ne resta sur la table, comme presse-papier, qu'un Reuter (Reiter : cavalier).

(*Kladderadatsch*, 15 mars 1914.)

Attribuer ses desseins d'ambition à ceux précisément qu'on veut asservir, leur reprocher avec indignation les sentiments de cruauté, de perfidie, de rapacité dont on est soi-même animé, voilà ce que l'Allemand, fidèle à ses plus vieilles traditions, ne cessa de faire pendant cette longue guerre. Tous les journaux satiriques de l'Allemagne s'employèrent à cette besogne avec le plus grand zèle, la plus naïve impudence, mais aussi la plus nationale lourdeur. Toutes les nations de l'Entente, c'est-à-dire l'ancien et le nouveau monde, furent traînées dans la boue. En face d'elles, l'honnête et sainte Allemagne se dressait, seule désintéressée et soucieuse des lois de l'honneur et du bonheur de l'humanité.

Il serait aussi puéril de s'en étonner que de s'en indigner, mais il serait de la plus grande imprudence de ne pas tenir compte de cet état d'esprit qui fut et qui sera toujours celui de la race germanique.

Il est juste cependant de reconnaître que les Allemands ont quelques excuses à s'être laissé envahir par cette démence orgueilleuse qui devait les perdre. De partout, de France d'abord, hélas ! s'élevait l'encens d'admirations agenouillées. Puis, en France encore, la situation politique intérieure était bien faite pour les convaincre de notre décadence irrémédiable. Sous les efforts inlassables des anarchistes et des sans-patrie, menés aux combats électoraux par un état-major de sectaires et de malfaiteurs, le pays semblait ouvert à l'ultime invasion. Depuis de

longues années, le problème de la dépopulation s'imposait à tous les bons esprits, épouvantés par les progrès du malthusianisme.

Au nom d'un humanitarisme mal compris, on prêchait la suppression de l'armée, la haine et le mépris des « brutes galonnées ». La présentation au Parlement, par M. Barthou, de la loi de trois ans, avait donné prétexte aux plus déso-



LE LIEUTENANT VON SCHIERSTAEDT

— Nous vous enverrons à Cayenne. En France, nous ne connaissons pas la « détention honorable » !

— Vous ne connaissez pas non plus l'honneur.

(*Simplicissimus,* 13 avril 1915.)

lantes manifestations dans certains milieux politiques, dans beaucoup de journaux, et même dans l'Université et le corps enseignant. Puis des meneurs, abondamment pourvus d'argent, avaient provoqué de graves séditions militaires dans plusieurs garnisons de France, particulièrement dans les centres défensifs de la frontière : Toul, Nancy, Belfort, Châlons. Le *Manuel du Soldat* du « camarade » Yvetot, édité, patronné par la C. G. T., le chant haineux de l'*Internationale* et une multitude de publications, de tracts — édités avec quel argent ? — prêchaient la désertion et le meurtre des officiers.

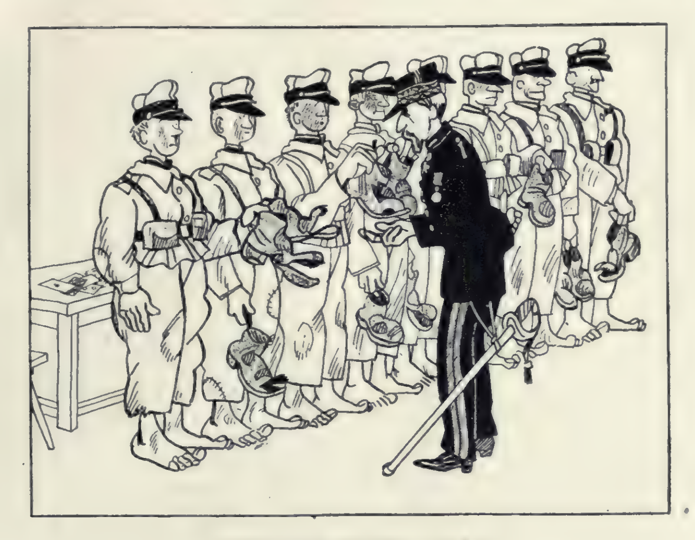
Le nombre des déserteurs recherchés par la gendarmerie, qui était de 63.337 en 1909, s'élevait à 76.723 en 1911.

Tous les journaux d'outre-Rhin se réjouissaient. « Il devient fastidieux d'en-

registrer les manifestations militaires qui se répètent journellement dans de nombreuses localités. » (*Gazette de Voss.*)

« Les événements de Toul sont un symptôme. On doit songer que les garnisons de l'Est sont constituées par les meilleurs soldats de France. Les combats politiques ont relâché en France les liens de la discipline militaire. » (*Gazette du Rhin et de Westphalie.*)

« Nous avons vu à quel degré de décomposition était arrivée la France lorsque les adversaires de la loi (de trois ans) n'ont pas craint, pour la faire échouer,



REVUE DES BOTTES A PARIS
(D'après les révélations du sénateur Humbert.)

L'Inspecteur général : — Très bien ! avec ces chaussures aux pieds, il n'y a plus pour l'armée qu'un but : percer !

(*Lustige Blätter*, 29 juillet 1914.)

de tenir des réunions politiques contre elle et d'aller jusque dans les casernes susciter les soldats contre les chefs. » (*Hamburger Fremdenblatt.*)

Nos forteresses, trop anciennes, avaient cessé d'être une défense suffisante pour nos frontières, et le général de Négrier, inspecteur des armées de l'Est, avait donné sa démission (juillet 1904), ne voulant pas avoir la responsabilité d'une situation qu'on n'améliorait pas, malgré ses réclamations.

A la même époque, le maréchal von der Goltz disait à Guillaume II : « Vraiment, la France appelle l'invasion. »

L'Allemagne, au contraire, était arrivée au maximum de sa puissance offensive. Depuis le commencement de 1913, l'armée avait été considérablement augmentée par une loi dont le chancelier Bethmann-Hollweg avait dit : « C'est pour des raisons de politique étrangère et de politique militaire qu'en novembre 1912 je me suis convaincu de la nécessité d'augmenter notre armée. »

Cette loi, votée par le Reichstag presque sans discussion, bien avant notre loi de trois ans, ne devait pas empêcher les Allemands de nous accuser de les provoquer. Ayant la supériorité en hommes, une loi du commencement de mars 1913, dite « d'une fois », prélevait sur les fortunes un impôt qui produisait un trésor de guerre liquide de 1 milliard 250.000 francs.

Prêts matériellement, nos ennemis ne l'étaient pas moins moralement.



LA PETITE CATHERINE DE FRANCE

(La Russie demande à la France le service de trois ans.)

Marianne : — Mon noble seigneur, quoiqu'il m'en coûte, ta volonté est pour moi le royaume des cieux.

(*Kladderadatsch*, juillet 1914.)



LES ARMEMENTS DANS L'EST

— Eh bien, mon gros, n'entreras-tu pas bientôt en danse avec Michel ?

— Je n'ai pas encore tout à fait fini ma toilette.

(*Kladderadatsch*, 15 mars 1914.)

L'année 1913 avait vu une suite de fêtes patriotiques de tout genre où, dans tout l'Empire, se célébrait la chute de Napoléon Ier. L'exaltation du chauvinisme germanique avait atteint les dernières limites sous l'influence du parti militaire, des intellectuels de toutes catégories, des professeurs d'Université, de tous les maîtres d'école. Philosophes et hommes d'État affirmaient la légitimité de la guerre, « instrument de progrès, facteur de civilisation ». Tous s'appuyaient sur Hegel, affirmant que « l'État, représentant la force, peut et doit user de la force pour se maintenir et s'agrandir. Toutes les guerres qui ont en vue l'intérêt de l'État sont justes ».

Le répugnant scandale provoqué à Saverne par le lieutenant Forstner souleva bien quelques protestations au Reichstag, mais vite calmées par la volonté générale de ne pas amoindrir l'autorité des officiers. Le lieutenant, acquitté par le Conseil de guerre, devint une sorte de héros du pangermanisme.

Au dehors, l'Allemagne consolidait son alliance déclarée, officielle, avec l'Autriche, secrète encore avec la Bulgarie et la Turquie, où le général Liman von Sanders devenait le véritable chef de l'armée.

Alors, le 14 juillet 1914, le sénateur capitaine Humbert prononçait au Sénat un discours... étrange dans lequel il étalait avec toute sorte de détails l'état lamentable de l'armée et celui aussi triste de l'esprit public en France. M. Messimy, ministre de la Guerre, obligé de reconnaître la gravité de notre situation, s'excusait en disant : « Le Gouvernement ne peut être responsable de ce fait qu'au début du XXe siècle, ce pays s'est laissé prendre à la chimère de l'idéalisme, à la chimère de la pacification universelle. »



LA TRIPLE ENTENTE ET LA MISSION MILITAIRE ALLEMANDE

Le Russe : — Prenez garde, mes enfants, en voilà un qui finira par guérir le Turc.

(*Kladderadatsch*, 4 janvier 1914.)



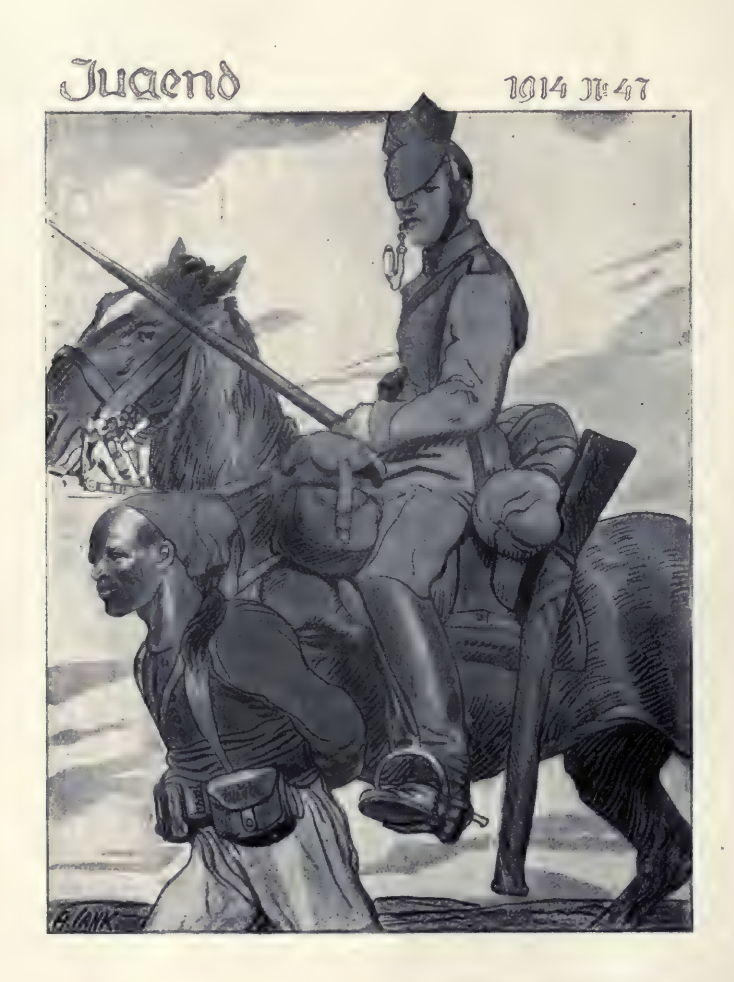
LE CONFESSIONNAL DE L'IMPÔT DE GUERRE

— Mon fils, si tu as beaucoup filouté jusqu'à présent, il te sera pardonné pourvu que tu donnes maintenant.

(*Kladderadatsch*, 9 février 1914.)

Tout était prêt pour l'écrasante attaque brusquée à laquelle s'était décidé Guillaume II, croyant s'être enfin assuré toutes les chances de succès. Fidèle à sa tactique immuable de dissimulation au moment de « frapper son coup », l'Allemagne protestait vertueusement de la pureté de ses

intentions par les nombreux articles de sa presse qui peuvent se résumer dans ces quelques lignes de l'officieuse *Gazette de Silésie :* « Ceux qui en France préparent la guerre de revanche se permettent de nous suspecter, de nous calomnier et de nous insulter, en nous prêtant des intentions agressives. C'est la pire hypocrisie ; sans doute, cela est bien français, mais ce n'est pas correct. »



JUGEND (JEUNESSE)

Journal satirique bavarois. Munich.
(Dessin de couverture de la livraison du 16 novembre 1914.)

II

De l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand à la déclaration de guerre à la Serbie

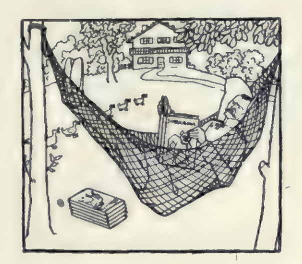
(du 28 juin 1914 au 26 juillet 1914)

Ce n'est pas ici le lieu d'exposer dans ses détails l'entreprise de haut brigandage qui provoqua l'effondrement de l'empire d'Allemagne. Fondé sur le crime, sur tant de crimes triomphants, il ne pouvait échapper à l'éternelle loi qui veut que le crime engendre le crime jusqu'à l'ultime expiation. A différentes reprises, la bête germanique, ramassée sur ses jarrets, prête à bondir,

L'ALLEMAGNE EN VACANCES



Le président de police von Jagow fait de la peinture de plein air.
(*Simplicissimus*, 6 juillet 1914.)



Le ministre de la guerre von Falkenhayn étudie la collection du *Simplicissimus*, afin d'en faire rééditer les plaisanteries, par ce journal satirique, dans un esprit gouvernemental.
(*Simplicissimus*, 6 juillet 1914.)



Le président du Reichstag Kämpf travaille à une invention pour faire lever de leurs sièges les socialistes pendant le Hoch à l'empereur.
(6 juillet 1914.)

se retint. Elle s'apercevait que quelques chances lui manquaient encore et les

voulait toutes, afin que « le coup réussît à merveille », suivant le fameux mot de Bismarck, racontant joyeusement son faux de la dépêche d'Ems.

Le 28 juin, deux jeunes Austro-Hongrois assassinent l'héritier de la couronne d'Autriche et sa femme à Serajevo, en territoire austro-hongrois. Le prétexte est enfin trouvé ! Immédiatement, le mot d'ordre est donné de rendre responsable la Serbie. Plusieurs fois déjà, l'Autriche, impatiente, avait voulu l'attaquer, mais l'Allemagne, ne se sentant pas encore suffisamment prête, l'avait calmée. Mainte-



LE PÉRIL SLAVE

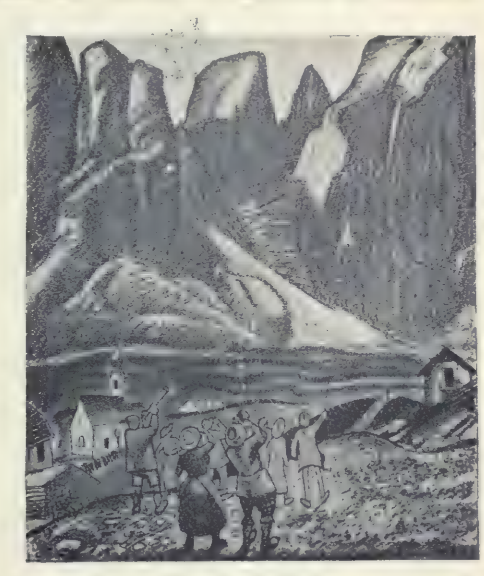
(*Simplicissimus*, 2 juillet 1914.)

nant, elle la lance à la curée, l'excite, lui reprochant sa « mollesse », lui disant qu'elle doit se « réhabiliter ».

Pourtant, fidèle à sa séculaire fourberie, elle se tient soigneusement dans la coulisse, se rappelant les leçons de son « grand » Frédéric et sa façon de faire manœuvrer les Russes au moment du partage de la Pologne. « De cette façon aussi, quand les Russes se commettront ouvertement avec les Polonais, ce sera sur eux que tout ce qu'il y aura de l'odieux de ces procédés retombera. » (Lettre de Frédéric à son conseiller Benoît, 12 octobre 1766.)

Les ministres de Berlin assurent aux ambassadeurs de l'Entente qu'ils ignorent tout, et Guillaume II, naviguant dans les fjords norvégiens, essaie de se créer un alibi qui lui permettra plus tard, comme il le fera en effet après sa chute, d'affirmer la même ignorance.

Le *Simplicissimus* du 6 juillet 1914, dans quelques dessins idylliques, nous montre le ministre Falkenhayn, le directeur de la police, le président du Reichstag, M. Kämpf, s'oubliant dans les joies innocentes de quelques villégiatures champêtres. Pendant les premiers jours de juillet, caricaturistes viennois et allemands emplissent leurs journaux de dessins montrant des femmes en costume de bains de mer, audacieusement décolletées, accentués de légendes grivoises. Seul, le *Floh* (la Puce) de Vienne publie un portrait de l'archiduc François-Ferdinand, accompagné d'une pièce de vers indignés : « Hissez tristement les drapeaux noirs !... Mais quand la première douleur sera apaisée, nous songerons à notre ennemi... »



UN SIGNE DE VIE

Un guide vit sur un pic inaccessible errer un homme. On pense généralement que c'est le chancelier disparu. Des sociétés de sauvetage sont en route.

(*Simplicissimus*, 27 juillet 1914.)

En même temps, les ministres autrichiens, comme leurs collègues de Berlin, protestent de leurs dispositions conciliantes et s'appliquent à calmer les inquiétudes des chancelleries. Mais les journaux quotidiens des deux pays s'efforcent au contraire d'exciter le fameux « furor teutonicus » en articles des plus violents. « Belgrade peut enregistrer une première victoire, et cela parce que nous avons omis d'enfumer à temps le repaire de Belgrade d'où l'on empeste tout le sud-ouest de notre monarchie et d'où sortent tous les espions et tous les assassins ; et à quel moment le coup est-il porté ? au moment où la Russie est prête à la guerre... L'assassinat de notre archiduc héritier est pour nous le signe que la onzième heure a sonné. Nous attendons le coup de la douzième. » (*Reichspost* de Vienne, 29 juin.)

Les journaux allemands mettent en cause « la nationalité serbe tout entière ».

Puis, les ferments de haine et de vengeance étant semés, le ton agressif de la presse, comme sur un mot d'ordre, s'adoucit (7 juillet). Dans le journal satirique viennois *Der Floh* du 27 juillet, nous trouvons cette note : « A nos Lecteurs. La censure ne nous permet pas de prendre position en face des événements comme d'habitude. Nous y rendons attentifs nos honorables lecteurs. »

Vainement, les efforts diplomatiques de l'Entente se multiplient pour obtenir que le litige soit soumis à une conférence qui chercherait une solution amiable,

capable d'éviter les horreurs d'une conflagration générale. Vienne élude ; Berlin continue à soutenir qu'il ne sait rien, absolument rien, mais qu'il soutiendra les



APRÈS LE SUCCÈS

— Ne nous montrerons-nous pas au public ?
— Non, les drames européens paraissent sous l'anonymat.
(*Simplicissimus*, 20 juillet 1914.)

prétentions autrichiennes, quoiqu'il ne les connaisse pas. Au surplus, le conflit est purement local, affirme M. de Jagow, sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères de Berlin, et il ne s'agit pas d'une guerre, mais d'une « exécution locale », d'une simple mesure de police. « Aucun État civilisé n'avait le droit d'arrêter le bras de l'Autriche et de soustraire les Serbes à leur juste châtiment. »



L'ONCLE SERBE

— Dois-je continuer à régner ou me retirer? Souvent je me gratte la tête en réfléchissant, mais le pou reste muet.

(*Lustige Blätter*, 22 juillet 1914.)

La tactique allemande était simple. Il s'agissait, cette fois encore, d'obtenir la neutralité que, dans son imprévoyance, l'Europe avait accordée à Bismarck en 1864, 1866 et 1870. Les Balkans subjugués, on eût passé aux autres actes du drame arrêté entre Guillaume II et l'archiduc François-Ferdinand, le 12 juin précédent, au château de Konopitch.

Le 21 juillet, les chancelleries, trompées par le comte Berchtold, président du Conseil autrichien, croient la situation sensiblement améliorée. Le comte leur a affirmé que les conditions à poser à la Serbie « permettent de compter sur

un dénouement pacifique », qu'elles seront « des plus acceptables ». Et brusquement, un ultimatum est remis à Belgrade, imposant une longue suite de conditions humiliantes, dépassant en brutalité tout ce qu'on pouvait craindre. Le délai fixé pour la réponse est de quarante-huit heures. En Autriche, on espérait que la Serbie ne pourrait se résigner à la soumission. « Jamais, déclare Sir Edward Grey, ministre



BERCHTOLD ET HŒTZENDORF

— Deux comme nous.

(*Der Floh*, 27 juillet 1914.)

des Affaires étrangères d'Angleterre, jamais auparavant, je n'avais vu un État adresser à un autre État un document d'un caractère aussi formidable. »

L'ultimatum lancé, le comte Berchtold quitte Vienne, disparaît. Aux ambassadeurs qui essaient encore d'intervenir, son secrétaire général, le baron Macchio, déclare ne rien savoir, et comme on s'étonne de procédés aussi contraires à la courtoisie internationale, il répond que l'intérêt dispense parfois d'être courtois.

Quelques jours plus tard, M. de Bethmann-Hollweg dira que ce même intérêt dispense l'Allemagne de tenir sa parole.

Cependant, le désir des puissances de maintenir la paix est si grand qu'elles

obtiennent que la Serbie s'humilie et accepte toutes les conditions imposées, sauf deux.

Un quart d'heure après la remise de la note serbe, le ministre d'Autriche à Belgrade déclare les relations diplomatiques rompues et quitte la Serbie.

Grand enthousiasme en Autriche, en Allemagne ; manifestations populaires belliqueuses. On évoque la grande ombre de Bismarck ; on acclame ceux qui doivent continuer son œuvre et se couvrir de gloire : le comte Berchtold, chancelier de l'empire d'Autriche, le maréchal Hœtzendorf, chef de l'État-major autrichien.

Le *Neues Wiener Tagblatt,* exprimant la joie générale, écrit, le 26 juillet : « En avant ! les dés de fer ont roulé ! L'Empereur nous appelle. L'armée qui, deux fois, dans son obéissance muette, a remis au fourreau l'épée à moitié dégainée, répond avec allégresse au cri de son maître : En avant ! »

Le 29 juillet, l'empereur d'Autriche déclare la guerre à la Serbie et, dans une proclamation à son peuple, le sinistre vieillard ose dire : « Tout examiné, tout considéré, c'est avec une conscience sereine que j'entre dans la voie que le devoir m'indique. »



L'HOMME AU GOUVERNAIL : BETHMANN-HOLLWEG

— Ainsi nous devons décidément gouverner suivant le cours Bismarck. Eh bien, voyons ce que nous pouvons faire !

(*Kladderadatsch*, 12 juillet 1914.)

III

Déclaration de guerre à la Russie et à la France

(3 août 1914)

Guillaume II était décidé à la guerre depuis la fin de 1913. « On verra ce que c'est qu'une armée, dit-il en apprenant l'assassinat de l'archiduc, après un moment d'abattement. Les armées napoléoniennes n'étaient rien en comparaison de ce qu'est aujourd'hui l'armée allemande. »

Les circonstances pouvaient en effet lui paraître excellentes. La France, bien entendu, était en pleine décomposition. Le procès Caillaux le prouvait surabondamment. Il ne fallait cependant pas lui laisser le temps de renforcer son armée par l'application de la loi de trois ans. En outre, M. Poincaré, accompagné de M. Viviani, président d'un ministère nettement pacifiste, se trouvait en Russie. Embarras dont il fallait profiter.

L'Angleterre, sans armée, était menacée d'une insurrection irlandaise. Mais elle était sur le point d'instituer le service militaire obligatoire. Là aussi, il ne fallait pas attendre.

De même pour la Belgique, à la veille d'appliquer une nouvelle loi sur le service militaire.

A Saint-Pétersbourg, des émeutes ouvrières éclataient inopinément, comme pour montrer que la Russie, en proie aux difficultés intérieures, serait incapable d'avoir une politique étrangère énergique.



LE COMMENCEMENT DE LA TRIPLE ENTENTE
(En l'an d'Édouard.)

— N'admettrons-nous pas tout de même Guillaume dans l'Entente ? Il faut pourtant que nous ayons une armée.

(*Lustige Blätter*, 22 août 1914.)



LES DEUX TSARS

— Notre alliance est vraiment bien cimentée depuis que j'ai vu avec satisfaction qu'en France non plus on ne se soucie de la volonté du peuple.

(*Simplicissimus*, 13 juillet 1914.)

Partout l'Allemand voyait la nécessité de ne plus perdre de temps pour jeter le masque et « frapper son coup ».

« L'instant nous est encore favorable, écrivait la *Militärische Rundschau*, le

14 juillet. Si nous ne nous décidons pas à la guerre, celle que nous devrons faire dans un à trois ans au plus tard s'engagera dans des circonstances moins propices. Actuellement, c'est à nous qu'appartient l'initiative : la Russie n'est pas prête; les facteurs moraux et le bon droit sont pour nous, de même que la force. Puisqu'un jour, nous devrons accepter la lutte, provoquons-la tout de suite. »



Nicolas tend à son peuple le calice des douleurs.
(*Lustige Blätter*, 22 août 1914.)

Dès le 21 juillet, l'armée allemande commençant sa mobilisation secrète, masse des troupes sur les frontières de France, de Russie, de Belgique ; gares et chemins de fer sont gardés militairement, sous prétexte des prochaines manœuvres d'automne ; les routes sont barrées ; les automobiles ne circulent qu'avec un permis. La France, elle, ne rappelle ses permissionnaires et ses officiers en congé que le 26 juillet, occupe militairement les gares le 28, arme ses places fortes le 30. Ce même jour, elle retire ses troupes de couverture à 10 kilomètres le long de sa frontière, afin de bien montrer sa volonté de ne pas attaquer la première.

L'Autriche déclare la guerre à la Serbie le 29 juillet, sans s'inquiéter de la Russie qui, croit-elle jusqu'au dernier moment, ne « tiendra pas le coup ». Le même jour, quelques patrouilles allemandes pénètrent en France.

Autrefois le monde craignait les plumes des diplomates ; aujourd'hui, pour son plus grand tourment, maint général manie la plume.
(*Kladderadatsch*, 26 avril 1914.)

Le 30 juillet, les armées allemandes et autrichiennes sont mobilisées. Le 31 juillet, le *Kriegsgefahrzustand* ou « état de danger de guerre » est décrété en Allemagne.

La Russie riposte par l'ordre de mobilisation générale, et alors Guillaume II, sortant de la coulisse d'où il avait tout surveillé, tout dirigé, somme la Russie de démobiliser dans les vingt-quatre heures. M. de Schœn, son ambassadeur à Paris, demande à M. Viviani, qui vient de rentrer de Russie en même temps que M. Poincaré, quelle sera l'attitude de la France en cas de conflit.

Le 1er août, la Russie n'ayant pas obéi à la sommation de démobiliser,

reçoit du comte de Pourtalès, ambassadeur à Saint-Pétersbourg, la déclaration de guerre de l'Allemagne.

La France décrète la mobilisation générale à 3h40 de l'après-midi. Le lendemain 2 août, les Allemands envahissent le Luxembourg parce que les Français, disent-ils, pouvaient avoir l'intention de le faire. En même temps, ils violent notre frontière sur plusieurs points. Un officier allemand assassine un de nos soldats, Peugeot. Le 3 août, c'est la Belgique qui est envahie sous le même prétexte que le Luxembourg. M. de Schœn déclare la guerre à la France, prétendant que nos aviateurs ont jeté des bombes sur le chemin de fer de Nuremberg à Carlsruhe. C'est un mensonge de plus à ajouter à tant d'autres, ainsi que cela devait être reconnu plus tard par les autorités municipales de Nuremberg.



ENTHOUSIASME GUERRIER EN RUSSIE

— Du pain, petit père! Donne-nous du pain!

(*Simplicissimus*, 20 juillet 1914.)



La France : — Pour l'honneur? — Non, pour l'argent!

(*Jugend*, 4 août 1914.)

Constamment, l'Autriche, commandée par l'Allemagne, puis l'Allemagne ouvertement prirent l'initiative des attaques militaires ou diplomatiques ; constamment les deux États usèrent

de la plus insigne mauvaise foi, acculant systématiquement l'Entente à une guerre qu'elle ne voulait pas. Si la Russie avait laissé conquérir les Balkans, les Germains, dans leur force augmentée, n'auraient pas tardé à l'attaquer, démoralisée, affaiblie. Si alors la France, avait trahi son alliée, son tour fût venu immédiatement. Déshonorée, inférieure en force, elle eût été rapidement subjuguée et forcée de s'unir à ses vainqueurs pour accabler enfin l'Angleterre qui, sans armée, n'aurait pu résister, — croyait Berlin — après s'être, par égoïsme, enfermée en une prudente et imprévoyante neutralité.

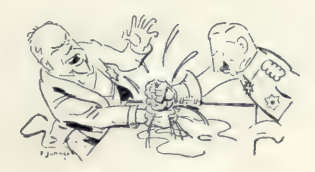
Si, au contraire, les trois nations de l'Entente faisaient leur devoir, l'Allemagne, dans un orgueil hypertrophié jusqu'à la folie, se croyait sûre de triompher d'un seul coup et ainsi plus rapidement.

Les Allemands partirent donc avec le plus grand enthousiasme pour la « guerre fraîche et joyeuse », suivant l'expression du Kronprinz. Le plan, aussi simple que perfide, avait tout prévu, croyaient les Machiavels de Berlin. Ils ne se trompaient que sur quelques points : la faiblesse, la lâcheté, le manque d'honneur de l'Entente.



RÉVEIL A TEMPS

(*Der Floh*, 27 juillet 1914.)



LE GRAND COUP

Poincaré contre le poing blindé.

(*Lustige Blätter*, 29 août 1914.)



RUDOLF MOSSE

Kladderadatsch

ANZEIGENPREIS

Nr. 3 Zweites Beiblatt | Berlin, den 17. Januar 1915 | LXVIII. Jahrgang

Die Weltrodelpartie

Marianne: „Ist das nicht ängstlich, John? Albert ist schon herausgefallen!"

LA PARTIE DE LUGE MONDIALE

Marianne : — Cela n'est-il pas inquiétant, John ? Voilà Albert qui a déjà dégringolé.

KLADDERADATSCH (mot de fantaisie)

Journal satirique prussien. Berlin.

(Dessin de couverture de la livraison du 17 janvier 1915.)

IV

Violation de la neutralité belge

Au commencement de novembre 1913, dans une conférence tenue entre l'Empereur allemand, accompagné de son chef d'état-major, le général de Moltke, et le roi des Belges, Guillaume II demanda à ce dernier : — Dans la guerre probable avec la France, que feriez-vous si mes troupes entraient en Belgique ? — Je ferais mon devoir, répondit Albert Ier.



Les manœuvres d'automne de cette année ont lieu en France.
(*Lustige Blätter*, 10 août 1914.)

Ce n'était pas de ce moment que la violation de la neutralité belge était

décidée par l'Allemagne. Cette félonie entrait depuis longtemps dans les plans du grand État-major. Dès 1895, Guillaume II fait installer un énorme camp à la fron-



BOMBARDEMENT ANGLAIS

(*Jugend*, 28 mai 1915.)

tière belge, à Elsenborn, en face de Liége. Une ligne de chemin de fer spéciale le dessert, s'ajoutant à d'autres qui se dirigent sur la Belgique. La vaste contrée que

COMMENT M. MAYER OFFRIT DES ARTICLES DE MÉTAL ALLEMAND A ANVERS

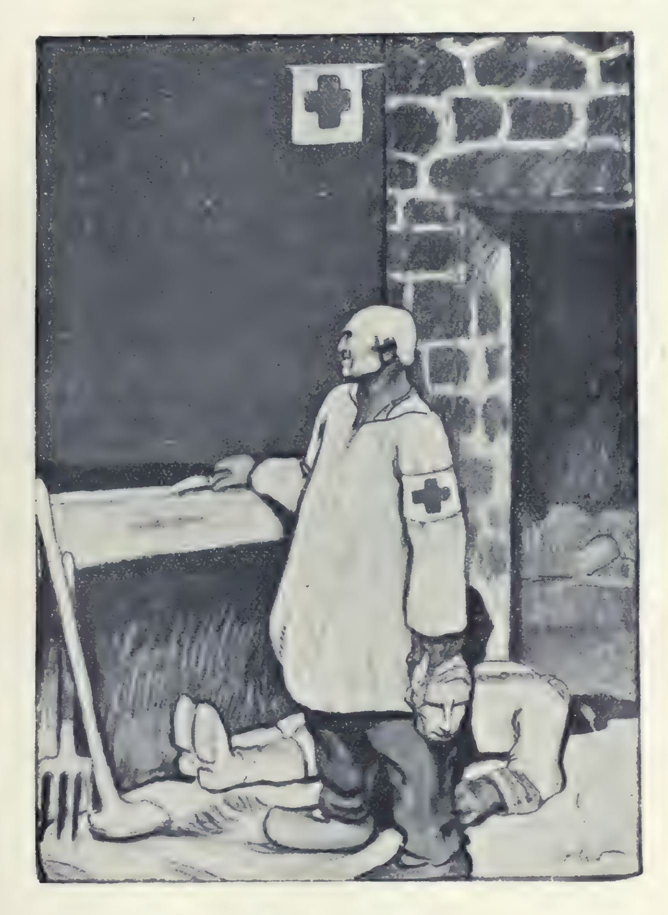


Au printemps et en automne 1914.

(*Lustige Blätter*, 7 novembre 1914.)

couvre cet établissement était presque déserte à cause de son insalubrité. C'est cependant ce sol désolé que l'on choisit et aménage à grands frais, parce qu'il menace gravement la France à travers la Belgique.

Frédéric le Grand, écrivant en 1770 un plan d'invasion de la France, faisait



LE FRANC-TIREUR

— La Croix de Genève est bien le meilleur instrument de guerre moderne, elle nous protège mieux que toutes les plaques blindées dans notre travail de bouchers.

(*Jugend*, 1er septembre 1914.)

déjà passer une de ses armées par la Belgique, et c'est le vieux Moltke de 1870 qui traça le plan d'invasion de la France par la Belgique, plan qu'exécuta jusqu'à la Marne son neveu, le chef d'État-major général de Moltke.

Tout était donc bien arrêté dans la volonté allemande quand, le 2 août, fut adressée au roi Albert la sommation de laisser passer librement l'armée d'invasion, sous peine d'être traité en ennemi.

Le 3 août 1914, repoussant l'ultimatum allemand, M. Davignon, président du Conseil des ministres belge, déclare : « Le Gouvernement belge, en acceptant les propositions qui lui sont faites, sacrifierait l'honneur de la nation en même temps qu'il trahirait ses devoirs vis-à-vis de l'Europe. » Un des ministres, M. Helleputte, résume ainsi l'opinion commune : « Il s'agit uniquement de savoir si la Belgique veut se déshonorer. Il est hors de doute que le peuple belge aimera mieux périr. » La neutralité de la Belgique avait été garantie dans trois traités signés en 1831 et 1839 par les grandes puissances européennes, la Prusse comprise.



BOMBARDEMENT NOCTURNE D'ANVERS

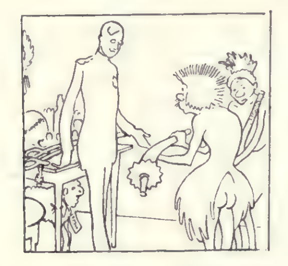
(*Jugend*, 2 janvier 1915.)

Ce sont ces engagements solennels que M. de Bethmann-Hollweg, chancelier de l'Empire allemand, traite de « chiffons de papier » le 4 août 1914, répondant à l'ambassadeur d'Angleterre qui proteste contre l'envahissement déjà commencé.

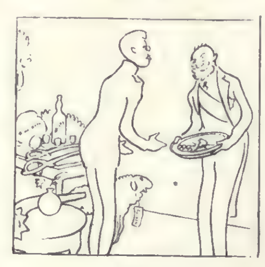
Le même jour, au Reichstag, M. de Bethmann-Hollweg disait : « Nous nous trouvons en état de légitime défense et *nécessité ne connaît pas de loi*. Nos troupes ont occupé le Luxembourg et peut-être déjà la Belgique. *Cela est contraire au droit des gens,* mais nous savions que la France

ALBERT LE TRÈS HONORÉ

Après que la France et le Japon eurent offert chacun un sabre d'honneur au roi de Belgique, il reçut encore



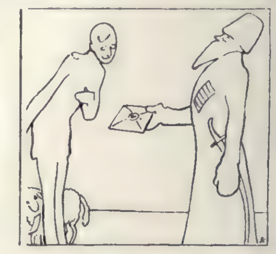
des insulaires des îles Fidji une massue d'honneur,



de Monaco une roulette d'honneur,



de la Serbie une bombe d'honneur,



du Tsar une parole d'honneur.

(*Jugend*, 23 décembre 1914.)

était prête à l'attaque. La France pouvait attendre. Nous pas... C'est ainsi que nous



Le peuple civilisé belge emploie dans la lutte contre la barbarie allemande la bonne vieille tactique congolaise du roi Léopold. (*Jugend*, 18 août 1914.)



LES DOCUMENTS SECRETS DE BELGIQUE

— Et maintenant, Messieurs, vous admettrez bien que c'était un jeu concerté d'avance. (*Lustige Blätter*, 24 octobre 1914.)



EN EXIL

— Bonjour, Albert, qu'y a-t-il?

— Premièrement, George, je voulais te remercier de ta protection ; et deuxièmement, je voulais te demander : as-tu été bien effrayé à cause d'Anvers? (*Lustige Blätter*, 17 oct. 1914.)

avons dû passer outre aux protestations justifiées du Luxembourg et de la Belgique. Nous réparerons ce tort dès que nous aurons atteint notre but militaire. Quand on est menacé comme nous le sommes, et quand on combat comme nous pour le bien suprême, *on s'en tire comme on peut.* » Le Reichstag applaudit frénétiquement cet aveu cynique.

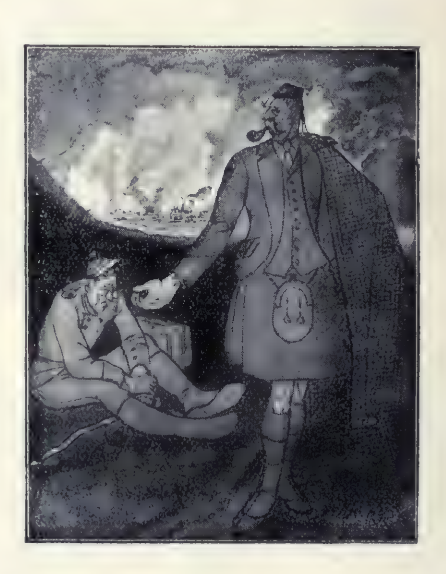
Plus tard, le 15 octobre 1914, inquiets, malgré leur arrogant mépris de l'opinion, les Allemands, en voyant l'indignation provoquée partout par cet acte criminel, prétendirent avoir trouvé dans les archives du Gouvernement belge la preuve que la Belgique s'était mise d'accord avec



RAMASSEUR DE MIETTES

— Là !.. La Belgique est terminée. Au tour de la France : un fauteuil présidentiel.

(*Lustige Blätter*, 17 octobre 1914.)



ANVERS

— Eh bien, cher King Albert, que vas-tu me payer comme dédommagement pour t'avoir entraîné à ta perte ?

(*Jugend*, 13 octobre 1914.)

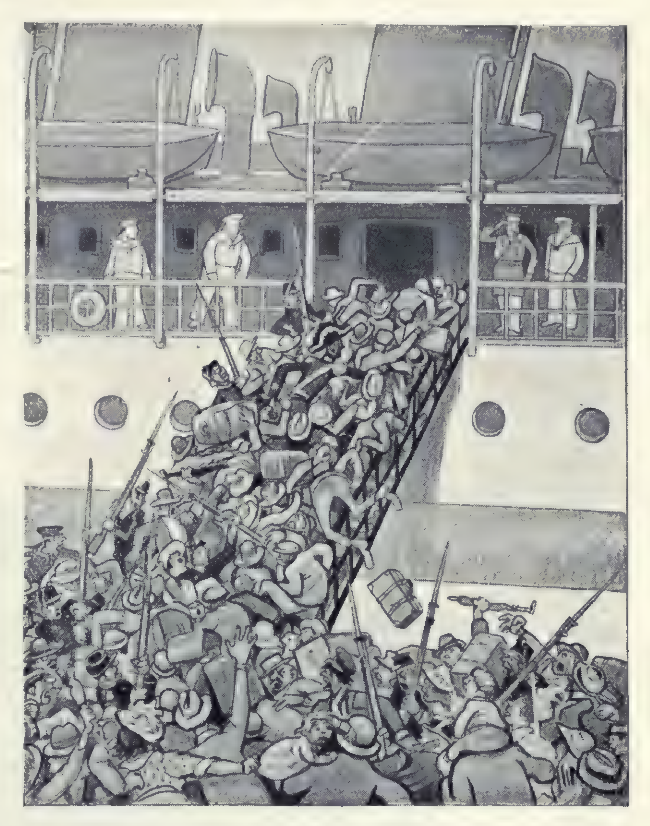
l'Entente pour attaquer traitreusement l'Allemagne. C'était encore un mensonge. Il s'agissait simplement d'entretiens du ministre de la Guerre belge avec l'attaché militaire anglais, pour établir dans quelle mesure l'Angleterre pourrait secourir la Belgique si sa neutralité était violée par l'Allemagne ou par la France. Craintes et précautions bien légitimes et que devait justifier si douloureusement un prochain avenir.

Sitôt entrés en Belgique, les Allemands s'empressent de mettre en pratique leurs abominables théories sur la guerre à l'allemande, la guerre implacable, féroce,

qui doit terrifier les populations et les obliger à mendier la paix. Les incendies de villes, les assassinats individuels ou collectifs, les massacres se multiplient. Dinant, Louvain, d'autres villes et villages sont détruits. La clameur d'indignation qui s'élève dans le monde entier ne trouble pas la soldatesque, mais semble glacer la verve des caricaturistes. Pendant des semaines, ils se tiennent cois, cherchant leur voie.

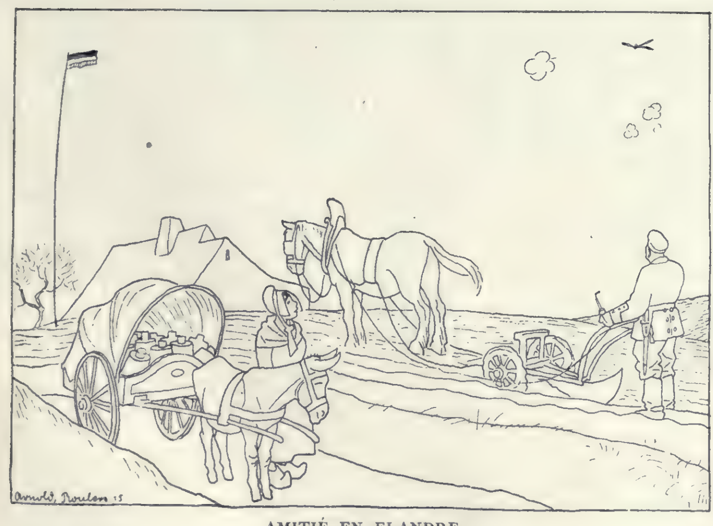
Le 18 août seulement, la *Jugend* a une inspiration du plus pur germanisme. Un de ses dessins déclare que ce sont les Belges qui martyrisent les doux Allemands.

Ensuite revient le sempiternel leitmotiv de l'Anglais sacrifiant à sa politique la Belgique et toutes les autres nations. On montre même de malheureux fugitifs se sauvant devant le bombardement anglais.



Le roi Albert conquiert à la tête de son peuple une place sur le vapeur à destination de l'Angleterre.
(*Lustige Blätter,* 29 août 1914.)

Mais à la rareté des dessins, on sent que les caricaturistes manquent d'entrain.



AMITIÉ EN FLANDRE
— Est-ce un aviateur ennemi, Madeleine ?
— Non, Fritz, nix ennemi, c'est un allemand. (*Simplicissimus,* 18 mai 1915.)

Après avoir fait allusion au soi-disant accord anglo-belge et essayé, avec une générosité bien allemande, de ridiculiser la douleur, la détresse du roi

Albert dont ils sont si incapables de comprendre l'héroïque noblesse, ils se hâtent de passer à d'autres sujets.

La neutralité du grand-duché de Luxembourg avait été violée comme celle de la Belgique. Celle-là, les caricaturistes allemands font comme s'ils n'en avaient jamais entendu parler.

La vaillante petite armée belge savait le sort qui l'attendait en résistant à des forces dix fois supérieures. Elle se sacrifia héroïquement sous la conduite de son roi. Mais cette résistance désespérée, en retardant pendant une vingtaine de jours la marche des Allemands, sauva la France et le monde.



BONAPARTE ET ÉDOUARD

— J'ai voulu faire un empire universel français, toi, un anglais, et maintenant il va y en avoir un allemand.

(*Lustige Blätter*, 5 septembre 1914.)

V

Déclaration de guerre de l'Angleterre à l'Allemagne

La « bêtise » que Napoléon trouvait chez l'Allemand et qui aura été pour beaucoup dans sa honteuse défaite, s'est particulièrement manifestée chez les diplomates berlinois. Parmi tant d'erreurs graves qu'ils commirent, la plus grave peut-être fut de croire que l'Angleterre se confinerait égoïstement dans son « splendide isolement ».

Ce ne furent pourtant pas les avertissements qui lui manquèrent.

L'ambassadeur allemand à Londres, prince Lichnowski, dans une brochure célèbre, expose tous les efforts qu'il fit pour éviter à son pays la catastrophe qu'il



LE NÉGOCIANT DE LA TAMISE

Lord Grey : — Mon compte est-il juste, cette fois-ci ?

(*Jugend*, 11 août 1914.)



UN CAMP DE CONCENTRATION ANGLAIS

(*Jugend*, 27 octobre 1914.)

voyait certaine. Les pires injures et la disgrâce récompensèrent sa clairvoyance. Le prince ne se trompait pas. L'Allemagne avait à Londres de sérieux amis,

surtout dans le parti libéral. Le ministre Asquith, pacifique, partisan non d'une alliance, mais d'un accord avec l'Allemagne, souhaitait un rapprochement entre la Triple Alliance et la Triple Entente. Une mission dans ce but, confiée à lord Haldane, échoua par la faute des prétentions allemandes.





LES SEMAILLES DU ROI ÉDOUARD LÈVENT
(*Simplicissimus*, 27 octobre 1914.)

Quoique désireux d'une entente avec l'Allemagne, le ministère Asquith ne poussait pas la germanophilie jusqu'à permettre l'anéantissement de la France. Sir Edward Grey, sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères, qui partageait complètement ces idées, fit les plus grands efforts pour maintenir la paix, de concert avec M. Sazonoff, ministre des Affaires étrangères de



NOTRE ALBUM DE CRIMINELS
Winston Churchill, pirate.
(*Simplicissimus*, 13 octobre 1914.)



NOTRE ALBUM DE CRIMINELS
Herbert Harry Asquith, faussaire.
(*Simplicissimus*, 20 octobre 1914.)



LE GARDIEN DU DROIT DES GENS

Lord Grey : — La guerre est une affaire comme une autre. (*Simplicissimus*, 29 septembre 1914.)

Russie. Puis, la guerre déclarée par l'Allemagne, le Cabinet Asquith s'inquiéta de la neutralité belge. La France s'engagea à la respecter.

M. de Bethmann-Hollweg déclara à l'ambassadeur d'Angleterre à Berlin, sir E. Goschen, que l'Allemagne était obligée de faire passer ses troupes à travers la Belgique, mais qu'aucun dommage ne lui serait fait et que son intégrité, après la guerre, était assurée, si elle ne se rangeait pas du côté des ennemis de l'Allemagne. Le chancelier, avec toutes sortes de protestations d'amitié pour l'Angleterre, ajouta que son désir d'une entente avec elle était si grand qu'il était prêt à lui faire sa part dans les bénéfices de la guerre.



MALADIE ANGLAISE

— Il est vraiment difficile de lui apprendre quelque chose ; il ne veut même pas dire : Votes for women.

(*Lustige Blätter*, 22 juillet 1914.)

Le 30 juillet, après avoir reçu le rapport de son ambassadeur, sir Edward Grey repoussait les offres de l'Allemagne : « Ce serait une honte pour nous que de passer ce marché avec l'Allemagne aux dépens de la France, une honte de laquelle la bonne renommée de ce pays ne se remettrait jamais. Le chancelier nous demande aussi de trafiquer de tous les engagements ou intérêts quelconques que nous puissions avoir en ce qui concerne la neutralité de la Belgique. Nous ne pouvons en aucune façon accueillir ce marché... »

La stupéfaction, la déception des Allemands furent si grandes en voyant leur maquignonnage malhonnête repoussé par l'Angleterre que M. de Bethmann-Hollweg, dans l'entretien qu'il eut alors avec l'ambassadeur d'Angleterre, se laissa entraîner à manifester les sentiments les plus extraordinaires.

Très agité, en une harangue d'environ vingt minutes, il déplora la terrible mesure prise par le Gouvernement britannique.

« Comment, pour un mot, — neutralité — un mot dont, en temps de guerre, on n'avait si souvent tenu aucun compte, comment, pour un *chiffon de papier,* la Grande-Bretagne allait faire la guerre à une nation à elle apparentée, qui ne désirait rien tant que d'être son amie ! Ce que vous avez fait est inconcevable ! C'est comme si vous frappiez par derrière un homme au moment où il défend sa vie contre deux assaillants. La Grande-Bretagne sera responsable de tous les événements terribles qui pourront en résulter. »

« L'attitude de M. de Bethmann-Hollweg était celle d'un homme effondré », ajoute dans son rapport sir Goschen, qui demanda ses passeports.

La guerre était déclarée entre l'Angleterre et l'Allemagne le 4 août, et le recueil des mots historiques qui se transmettent d'âge en âge était augmenté de quelques paroles honteuses qui devaient flétrir à jamais l'Allemagne.

Elle n'en continua pas moins à se prétendre la seule nation honnête, loyale, digne de respect, d'admiration, et pour cela même en butte à la haine envieuse de l'univers.



DANS LES CACHOTS ANGLAIS

La Pudeur : — Je les gênais.

(*Lustige Blätter,* 21 novembre 1914.)



Wien, 3. Jänner 1915. Preis 32 Heller. 55. Jahrgang. Nr. 1

Kikeriki!

Wiener humoristisches Volksblatt. – (Mit einer unpolitischen Unterhaltungsbeilage.)

Alle Rechte vorbehalten.

Jahresregent von 1915 ist der Mond.

Der „Kikeriki“

Profit Neujahr,

Das Lercherl von der Adria.

Wo der Franzos da drunt
Mit dem John Bull im Bund
Zu Hilfe komm, der alten Hammeldieb
Und schon vom Schießen [illegible]
Die Luft voll Löcher ist,
Sonst aber alles [illegible] ganzer blieb,
Wo man [illegible]
Die Riesenschiff' erblickt
Des Admirals Boue de Lapeyrère,
Wer hat gewagt sich [illegible]
An dessen Flaggschiff hin.
Wer ist der Held vom Adriat'schen Meer?

Man nennt ihn nur das Lercherl,
Das Lercherl k. u. k.
Schiffsleutnant von U Zwölfe
In uns'rer Adria
Wenn [illegible] tat gelingen
Schon einem Lercherl klein,
Wie müssen stark die Schwingen
Des Doppeladlers sein!

Dies Boot U 12 ist bloß
Wie eine Nußschal' groß,
Doch seinem Führer nicht an Mut gebricht's;
Schoß zwei Torpedos leck,
Und jedes riß ein Leck
Tief in den Leib des gallischen Fürchtenichts.
Da fiel dem Herrn Franzos
Sofort das Herz in d' Hos',
Die neulich er dem Leuchtturmwächter stahl,
Und diese Hose riecht
Zur Zeit nach Rosen nicht . . .
Wer hat denn so erschreckt den Admiral?

Das hat getan das Lercherl,
Das Lercherl k. u. k.
Schiffsleutnant von U Zwölfe
In uns'rer Adria.
Merkt euch, Pariser Herrchen,
Ihr Briten laßt euch sag'n:
Wir hab'n noch mehr so Lerchen,
Und uns're Lerchen — schlag'n!

John Bull ist seitdem mondsüchtig, weil er den Mann im Mond als Verbündeten bekommen möcht'.

C'EST LA LUNE QUI RÉGLERA L'ANNÉE 1915

John Bull est devenu lunatique, parce qu'il voudrait avoir pour allié l'homme qui est dans la lune.

LE KIKERIKI !

Journal satirique autrichien. Vienne.
(Dessin de couverture de la livraison du 3 janvier 1915.)

VI

Les premiers jours de la guerre du 1er au 31 août 1914

LORSQUE les dirigeants de Berlin croient enfin le moment venu de jouer la suprême partie, tous les Allemands partent avec enthousiasme, tous, depuis le plus haut placé jusqu'au plus bas. Tous rêvent de gigantesques pillages, d'interminables ripailles et ivrogneries.

Depuis un demi-siècle, à l'école, au régiment, dans leur multitude de sociétés patriotiques, on leur prêche le mépris de tout ce qui n'est pas allemand. Rien ne saurait résister aux guerriers germains; ils ont la force, l'organisation, des chefs incomparables et l'unité de commandement devant des ennemis divisés. En outre, les pangermanistes ont eu l'habileté de « jeter sur le monde un vaste filet de culture allemande ». Chez tous les peuples, ils disposent d'un état-major d'intellectuels « à l'esprit libéré » qui, eux aussi, mettent « l'Allemagne au-dessus de tout dans le monde » et traitent du haut de leur transcendant dédain ceux qu'ils appellent des patriotes.



COUP D'ŒIL AU LOIN

— Croyez-vous, baron, qu'on puisse un jour aller à Nice?
— Pourquoi pas? Avec des cadeaux pour nos troupes!

(*Lustige Blätter*, 7 novembre 1914.)

Berlin a jeté aussi le vaste filet de la corruption allemande. Partout il dispose de ces aventuriers de la politique et du journalisme qui, pour de l'argent, sont prêts à faire toutes les besognes. Internationalisme, pacifisme, antimilitarisme ont été



PÉTERSBOURG-LONDON-PARIS

— Ce qu'il y a de bon dans cette guerre, c'est que maintenant nous n'avons plus à mentir qu'à notre propre peuple.

(*Simplicissimus*, 25 août 1914.)

prêchés avec un tel succès, croit-on outre-Rhin, que tous les peuples, démoralisés, avilis, en pleine décadence, s'effondreront au premier choc.

Il suffira que ce premier choc soit terrible, et pour cela, on peut se fier aux généraux allemands.

Depuis longtemps, secondés par philosophes et professeurs, ils dressent le peuple et l'armée pour la guerre implacable, inexorable, rapide et sans pitié. L'Allemand est guerrier, mais commerçant aussi, et il veut triompher vite, car le temps, c'est de l'argent.

Très nombreux sont les ouvrages grands et petits, signés par des civils ou des militaires, et qui peuvent se résumer en cette phrase : « La véritable humanité consiste à faire la guerre impitoyable, afin d'en abréger les horreurs. »

En 1902, l'État-major de l'armée allemande publie un manuel intitulé : *Les Lois de la Guerre moderne*. C'est une sorte de codification officielle de toutes les barbaries militaristes imaginées jusqu'à ce moment. Le manuel dit « s'être conformé à la tradition héréditaire » de la race germanique.

La théorie de l'épouvante étant posée, l'armée allemande ne perd pas une minute pour la



L'ATTAQUE

— Malédiction ! Le gaillard s'est éveillé trop tôt.

(*Lustige Blätter*, 10 août 1914.)



LA CHASSE SAUVAGE DE L'ANGLETERRE

— Come on, Tommy, ce n'est pas un sport pour les Anglais.

(*Simplicissimus*, 22 septembre 1914.)

mettre en pratique. Dès les premiers pas en Belgique, les crimes les plus abominables se succèdent, et le monde, encore plus stupéfait qu'indigné, constate que dans la « guerre à l'allemande », l'art purement militaire n'est que secondaire. Les victoires des armées ne sont plus que des moyens d'occuper la plus grande étendue



L'ENTENTE DES ÉCLOPÉS

— Maintenant nous allons les battre avec nos fléaux. (Guillaume II, le jour de l'ouverture du Reichstag.)

(*Lustige Blätter*, 15 août 1914.)

de pays possible, afin de pouvoir infliger aux populations conquises la plus grande somme de douleurs : charges imposées par le logement des troupes ; suspension des transports et des échanges ; pillages, vols, déménagement des mobiliers, de l'outillage, des machines industrielles et agricoles ; destruction des usines, ruine de tous les biens ; rasement des forêts, des arbres fruitiers ; incendies des villes, des villages ; affamement des populations torturées de mille manières ; assassinats individuels ou collectifs...

L'Allemand croit ainsi terrifier les parties du pays non encore envahies, les



— Je ne ferai pas de prisonniers. J'ai déjà à la maison deux cochons à l'engrais.

(*Simplicissimus*, 25 août 1914.)



LE POINT DE VUE ANGLAIS
— Pourquoi vous battez-vous donc, si vous ne recevez pas d'argent pour ça?
(*Simplicissimus*, 25 août 1914.)

pousser à obliger leur gouvernement à faire la paix à n'importe quelles conditions.

Tout cela est maintenant connu du monde entier, et les récits, de jour en jour plus nombreux, des actes horribles commis par les armées allemandes, formeront une immense bibliographie, en toutes langues, pour la honte éternelle du nom allemand.

Mais ce qu'il importera de bien établir, c'est que ces méthodes bien allemandes ne sont pas nouvelles. Bismarck, en 1870, les avait déjà exigées en d'incessantes instructions. Le docteur Moritz Busch, son secrétaire particulier dans son livre si intéressant, *Le Comte de Bismarck et sa suite pendant la guerre de France, 1870-1871*, cite quantité de paroles férocement gouailleuses. L'une d'elles donnera l'idée de



LE PARTI DES GRANDS-DUCS
— Continue, petit père, nous avons déjà encaissé la recette de la représentation. (*Simplicissimus*, 17 août 1914.)



LA CHUTE D'ANVERS

L'Anglais : — Nous avons fini le travail en Belgique, maintenant nous allons vous aider un peu à votre tour.

(*Lustige Blätter*, 17 octobre 1914.)



MOBILISATION RUSSE

(*Lustige Blätter*, 10 août 1914.)



Dans leur marche en avant contre l'Allemagne, les avant-gardes des armées de France et de Russie ont pris contact. (*Lustige Blätter*, 29 août 1914.)



— Nous enrôlons, nous enrôlons; qui veut mourir pour l'Angleterre ? Il y a sept shillings de salaire par semaine. Nous avons déjà cet éclopé.

(*Lustige Blätter*, 12 septembre 1914.)

toutes les autres : « Nous ne devons pas perdre de vue le but de la guerre, à savoir une paix avantageuse. Plus grand sera le nombre de Français maltraités, plus ils désireront vivement la paix, quelles que soient les conditions que nous imposerons. »

Mais Bismarck lui-même n'avait fait que s'inspirer des principes de Frédéric II, dit le Grand. Ce roi des philosophes, ce « Salomon du Nord », dans sa



DERNIÈRES RÉSERVES DE LA GRANDE ARMÉE

Pour la civilisation contre la barbarie.

correspondance, dans ses Mémoires, se montre aussi odieux que peut l'être le pire des Allemands. De lui aussi, nous ne citerons qu'une phrase. A son ministre Jordan, le 5 mai 1742, en lui annonçant qu'il est obligé d'évacuer la Moravie : « D'ailleurs, le pays est mis dans un tel état que l'ennemi ne saurait y subsister et que, dans peu, vous l'en verrez sortir. »

Nous sommes là bien loin de la guerre à la française, de la « guerre en dentelles ». Mais Frédéric II, lui aussi, n'était que le continuateur des Allemands de l'épouvantable guerre de Trente ans, lesquels à leur tour furent les dignes des-



— Quand nous avons quitté la ville, de fières jeunes filles nous regardaient. L'une d'elles m'a donné un œillet; il fut bientôt flétri; mais ses deux yeux bruns brillent toujours devant moi dans le sang des batailles.

(*Simplicissimus*, 23 mars 1915.)

cendants des aïeux de tous les siècles, en remontant jusqu'aux plus lointaines origines. Ne nous étonnons donc plus et agissons en conséquence.

En août 1914, les Allemands sont en guerre contre les Serbes, les Russes, les



NOS SEPT ENNEMIS

— Que voulez-vous tous, misérables marionnettes ? Il y a assez longtemps que vous m'exaspérez.

(*Simplicissimus*, 1er septembre 1914.)

Français, les Belges, les Anglais, puis le 12 août, avec le Monténégro et le 23 avec le Japon. De ces sept adversaires, ils ne veulent faire qu'une bouchée. A leur mépris pour les Anglais s'ajoute une haine furieuse qu'exprime bien Guillaume II,



NOS SEPT ENNEMIS

— Aïe donc ! Voilà comment fait l'Allemand. Votre longue hallebarde suffit tout juste pour sept.

(*Simplicissimus*, 1er septembre 1914.)

dans son ordre du jour du 19 août : « C'est mon commandement impérial et royal que vous concentriez vos énergies pour le présent dans la poursuite d'un but unique, à savoir que vous mettiez votre habileté et toute la valeur de vos soldats



LA CANAILLE N° 7

(*Lustige Blätter*, 22 août 1914.)



LA HONTE BELGE

Un brave guerrier allemand se repose-t-il quelque part dans une maison — que Dieu le protège à jamais — l'assassinat le guette à la porte.
Un héros allemand, blessé à mort, est-il étendu dans les champs — que Dieu l'aide à succomber sans retard, avant qu'un gredin de Belge le découvre.

Sur ce pays planera désormais la honte éternelle! Il n'y aura désormais pas de pire injure : être un Belge ; cela suffira !

(*Simplicissimus*, 25 août 1914.)



DEVANT KIAO-TCHÉOU

— C'est vrai, sous le rapport de l'armée, de l'industrie et de la science, nous devons à peu près tout aux Allemands; mais pour l'effronterie et le vol, nos amis les Anglais sont encore de meilleurs professeurs.

(*Jugend*, 25 août 1914.)



LE DERNIER ACTE DU TSAR
DE LA PAIX

(*Lustige Blätter*, 12 août 1914.)



LE DANGEREUX ADVERSAIRE

— Tiens, Cousin, c'est toi! je croyais que c'était un moustique.

(*Lustige Blätter*, 29 août 1914.)



— Croyez-moi, Général, les Prussiens tremblent de nous voir rejoindre l'armée française ; autrement ils ne nous refuseraient pas le passage à travers l'Allemagne.

(*Lustige Blätter*, 22 août 1914.)



L'AMI ANGLAIS

— Il n'y a plus grand'chose à en tirer, de celle-là, — elle a déjà été assez complètement déshabillée par le Russe !

(*Jugend*, novembre 1914.)

pour exterminer d'abord l'Anglais félon et annihiler la méprisable petite armée du général French. » Il faudra bien aussi châtier les Français qui, pour assouvir leurs incompréhensibles rancunes, se font les mercenaires des égoïstes et perfides Anglais, mais combien on plaint leur aveuglement ! Les Russes sont grotesques et les autres existent à peine, mais tous sont des bandits dont la haine n'est faite que d'envie impuissante et de basse jalousie.

Quant à leur façon criminelle de faire la guerre, contraire à toutes les lois de l'honneur et de l'humanité, elle fait bouillonner dans l'âme pure des nobles Allemands une horreur, une indignation que les caricaturistes ne cesseront de traduire avec une inlassable monotonie.



CHAUDES JOURNÉES

— Voyez, mes enfants, nous y arrivons sans vous.

(*Lustige Blätter*, 29 août 1914.



LE CHEMIN DU RETOUR

(*Simplicissimus*, 5 janvier 1915.)



LES MONTURES DE L'ANGLETERRE

— Le lion belge est fichu; maintenant je suis curieux de voir combien de temps tiendra le cop gaulois.

(*Kladderadatsch*, 10 janvier 1915.)



ENCHÈRES INTERVENTIONNISTES

— Un million... Une fois..., deux fois..., personne ne mise plus?

— Un million deux cent mille!

— Un million deux cent mille, une fois..., deux fois..., trois fois... Adjugé!

(*Simplicissimus*, 1er juin 1915.)



LA NOUVELLE BÉNÉDICTION
DU QUINTUPLE MARIAGE

Le Révérend Grey : — Mes chers enfants! Aucun de vous n'aura le droit de divorcer pour son propre compte!

(*Kladderadatsch*, 26 décembre 1915.)

VII

La Ruée sur Paris

La caricature germanique suivit avec enthousiasme la ruée sur Paris. Sa lourde joie distribua impartialement l'insulte à nos soldats comme à nos généraux, sans oublier nos alliés.

Le 19 août, les *Lustige Blätter* montrent le kronprinz de Prusse, celui de Bavière, le prince de Wurtemberg chargeant, au galop furieux de leurs chevaux, une cohue de pantalons rouges fuyant. « Trois princes entrent en France par l'Alsace, la Belgique, le Luxembourg. Ils chevauchent comme un tourbillon. Ah ! comme les Français couraient ! »



PATROUILLE

— Mes enfants, nous sommes dans le bon chemin ; je connais le pays.

(*Lustige Blätter*, 12 août 1914.)

A la même date, un autre dessin montre un de nos boulevards envahi par notre armée en déroute. « Grands dieux, soldats, que faites-vous ici ? — Nous avons remporté une grande victoire en Lorraine ; toute l'armée vient l'annoncer. »

Cela continue ainsi pendant septembre et octobre.

« Pourquoi avez-vous violé et pillé ? demande un colonel français à ses soldats. — Mon colonel, c'est la seule façon possible de nous donner l'illusion de la victoire. »

Dans un camp de prisonniers en Allemagne, un lignard cause avec un de ses gardiens : « Les coups allemands sont terribles. Dans la prochaine guerre, nous ferons déclarer d'avance que tous les postérieurs français sont terrains neutres. »

Officiers et soldats français ont naturellement des physionomies d'alcooliques crapuleux.

Éreintés et loqueteux, un Anglais et un Français conversent : « Entre nous, camarade, avez-vous déjà reçu vos coups aujourd'hui ? »

L'entrée triomphale sous l'Arc de Triomphe était chose certaine. Le 5 septembre, la veille de la bataille de la Marne, les *Lustige Blätter* montrent des Allemands regardant à l'horizon la tour Eiffel : « Nous voilà de nouveau à Paris ! Combien de fois faudra-t-il donc que nous prenions ce nid à poux. »

Et cette autre : « Nos héros. Et la tour Eiffel ira en Allemagne... mais d'abord on en fera des croix de fer. »

Aucun doute ! Les doux et terribles guerriers allemands connaissent si bien le



LES DEUX MOLTKE

— Adieu, mon oncle, nous y arriverons.

(*Lustige Blätter*, 12 août 1914.)

chemin! Déjà, aux temps antiques, ils l'avaient fait à maintes reprises, surgissant en foule de leurs forêts marécageuses, ils franchissaient le Rhin pour venir piller et massacrer les Gaulois déjà riches et civilisés. Chère habitude qui leur est restée et dont ils ne se guériront jamais. Croyons-en Tacite, qui dans son IVe livre des *Histoires* nous donne un avertissement qui devra toujours rester présent devant nos yeux pour régler notre conduite :

« Il y a, il y aura toujours de pareils motifs pour exciter les Germains à envahir les Gaules. C'est la concupiscence, la cupidité, le désir de changer de place, de quitter leurs marécages et leurs solitudes, de s'emparer d'un sol fertile et de ses habitants. Ils parlent aujourd'hui de liberté, de belles choses qu'ils parent



RAZZIA

Marianne : — Au secours, Ivan, John !...
— Tais ta g..., fille, nous avons déjà arrêté tes souteneurs.

(*Lustige Blätter*, 5 septembre 1914.)

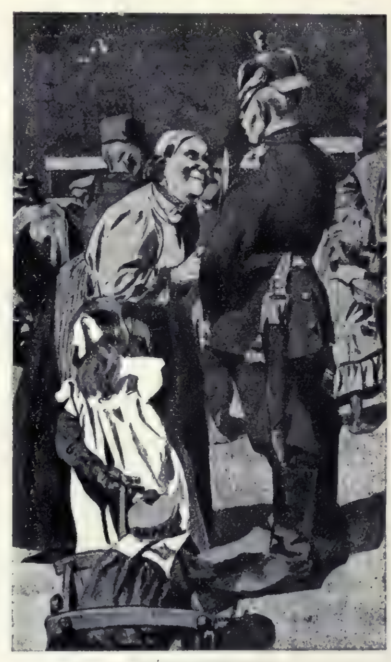
de beaux noms ; mais, oui ! les gens qui veulent pour autrui l'esclavage et pour soi la domination ne manquent jamais d'utiliser de ces mots-là ! »



ADIEU

— Allons, ne pleure pas, Lisbeth. Je te commanderai moi-même un costume chez Poiret.

(*Simplicissimus*, 15 septembre 1914.)



RÉMINISCENCE

Eh bien, Fritz, quand tu arriveras à Paris, fais-toi montrer par un indigène où ton père a monté la garde en 70 et place-toi au même endroit. (*Lustige Blätter*, 12 août 1914.)



— Je mesure 1m95. Il faudra que les arcs de triomphe de Paris soient pas mal hauts.

(*Jugend*, 2 novembre 1914.)



LA VILLE ÉTRANGÈRE

— Paris a une colossale force d'attraction. Voilà que nous lui faisons pour la quatrième fois une visite en masse. (*Simplicissimus*, 27 octobre 1914.)



MUNICH-PARIS

— Je n'aurais jamais cru que je me promènerais en France avec deux porteurs de colis.

(*Simplicissimus*, 8 septembre 1914.)



PARIS S'ARME

— Utilisons notre mobilier comme barricade. Ainsi, il servira à la patrie et, de plus, l'huissier ne pourra pas le saisir.

(*Simplicissimus*, 13 octobre 1914.)



LES SENSATIONS DE LA SAISON

— J'ai assisté au procès Caillaux, j'ai été dans les tranchées, ce serait charmant si je pouvais voir encore la prise de Paris.

(*Simplicissimus*, 24 décembre 1914.)

Pendant le dernier siècle, ils souillèrent Paris à trois reprises. Le chef qui devait les y conduire cette fois encore avait, à cause de son nom, été choisi expressément par Guillaume II, et les Allemands escomptaient, pleins de confiance, les bénéfices fabuleux qu'ils retireraient de l'opération. Le coup manqua, et le héros de la veille disparut, entraînant dans sa disgrâce son collaborateur von Kluck.

Il fallut trois mois à la caricature allemande pour se résigner. Encore en décembre, elle essaya de revivre son beau rêve. Alors seulement elle n'en parla plus. Mais pendant ce temps, elle avait exprimé libéralement tout ce que, depuis deux mille ans, l'âme allemande couve de haine et de hautain mépris contre nous tous, Français, Françaises, et contre la France.



LA QUESTION LA PLUS DIFFICILE

Où le Russe doit-il pomper maintenant ? (*Simplicissimus*, 27 octobre 1914.)



LES AMIS

Le lion britannique (à part) : — Goddam ! Il est grand temps que nous battions ces damnés Germains, autrement mes chers amis me dévoreront tout vivant, malgré mon caleçon de bain américain !

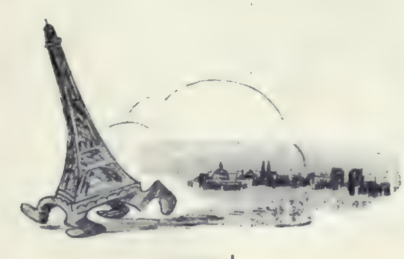
FLIEGENDE BLÄTTER (FEUILLES VOLANTES)

Journal satirique bavarois. Munich.
(Dessin de couverture de la livraison du 16 juillet 1915.)

VIII

Le Gouvernement français à Bordeaux du 3 septembre au 10 décembre 1914

La France a quelques jours de grande joie en apprenant l'entrée victorieuse de nos armées en Alsace. Le 11 août, Mulhouse est occupé, le 18, nos patrouilles pénètrent dans Colmar. Mais la perte de la bataille de Charleroi (20-24 août), forçant notre armée à battre en retraite vers le sud, nous oblige à ramener en France nos troupes d'Alsace, ne laissant que l'indispensable pour garder les sommets des Vosges, depuis Belfort jusqu'au col du Bonhomme. Les Allemands, ayant poussé vigoureusement leurs succès, parviennent le 6 septembre jusque près de Paris. Paris s'attend à l'attaque, résolu à se défendre comme en 1870, plein de confiance dans son gouverneur, le général Gallieni. Des travaux de défense ont été rapidement exécutés, sur les ordres de celui-ci, dans les environs de la capitale.



ADIEU !

La tour Eiffel quitte Paris et se rend à Bordeaux.

(*Jugend*, 20 octobre 1914.)



ALARME A ORLÉANS

— Jeannette, viens donc nous aider ! les armées anglaises combattent avec nous.

— Merci, Poincaré, ces gens-là sont trop grossiers !

(*Jugend*, 1er septembre 1914.)



A PARIS

— Messieurs, regardez donc par la fenêtre, je vous prie, pour que les Allemands ne nous surprennent pas pendant nos emballages.

(*Jugend*, 1er septembre 1914.)



LES HEUREUX RESCAPÉS
— Sentez-vous aussi ce chatouillement au cou, chers collègues ?
(*Jugend*, 8 septembre 1914.)

Tout à coup, on apprend, le 3 septembre, que le Gouvernement français quitte Paris pour se rendre à Bordeaux... Après un moment d'anxiété, on comprend que sa place n'est pas dans une ville assiégée et que, pour rendre les services qu'on attend de lui, il doit garder la liberté de ses mouvements.

Quant aux caricaturistes allemands, ils se réjouissent lourdement.

Comment ont-ils été avertis une semaine à l'avance des intentions du Gouvernement ? Toujours est-il que la *Jugend* du 1er septembre nous montre en un petit croquis nos hommes d'État et l'ambassadeur de Russie en train de préparer leurs malles, puis le 8 septembre, le même journal représente les « heureux rescapés », se réjouissant d'avoir échappé à la corde qui les eût balancés tout en haut de la tour Eiffel, transformée en « kolossale » potence.

Plus tard, en décembre, une roulotte de bohémiens, accompagnée de pauvres hères déguenillés. marchant tristement sous la pluie, symbolisera le retour à Paris.

Des plaisanteries sur nos ministres, noyant leurs anxiétés dans le vin de Bordeaux, auront suffi, dans l'intervalle, à égayer les gens d'outre-Rhin.



Poincaré noie son chagrin dans le vin de Bordeaux.
(*Lustige Blätter*, 12 septembre 1914.)



CONSULTATION DE NICOLAS NICOLAÏEWITCH

— Je peux aller à Pétersbourg, mais Poincaré ne peut même pas aller à Paris.

(*Simplicissimus*, 1er décembre 1914.)



DE BORDEAUX A PARIS

Le Gouvernement français est devenu un métier habitué aux déplacements.

(*Simplicissimus,* 5 janvier 1915.)

IX

Le Pacte de Londres du 4 septembre 1914

Par ce pacte, la France, la Russie et l'Angleterre s'engagent à ne pas signer de paix séparément. Les journaux satiriques allemands jugent cet incident si dénué d'intérêt qu'ils renoncent à en parler à leurs lecteurs.

Seules, les *Lustige Blätter* y font allusion, dans deux uniques dessins, du 12 et du 19 septembre.



— Vous ne voulez pas de paix séparée ? Bien, alors écrivez tous trois ensemble ; c'est moi qui dicte.

(*Lustige Blätter,* 12 septembre 1914.)



LE GRAND GESTE

— Du courage, mes amis, du courage! Cela fera une impression énorme, si aucun de nous ne marche séparement.

(*Lustige Blätter*, 19 septembre 1914.)

X

Bataille de la Marne du 6 au 14 septembre 1914

Depuis quelques jours, les Parisiens entendent, la nuit et même parfois le jour, le bruit sourd de la canonnade. On se bat à quelques kilomètres de Paris.

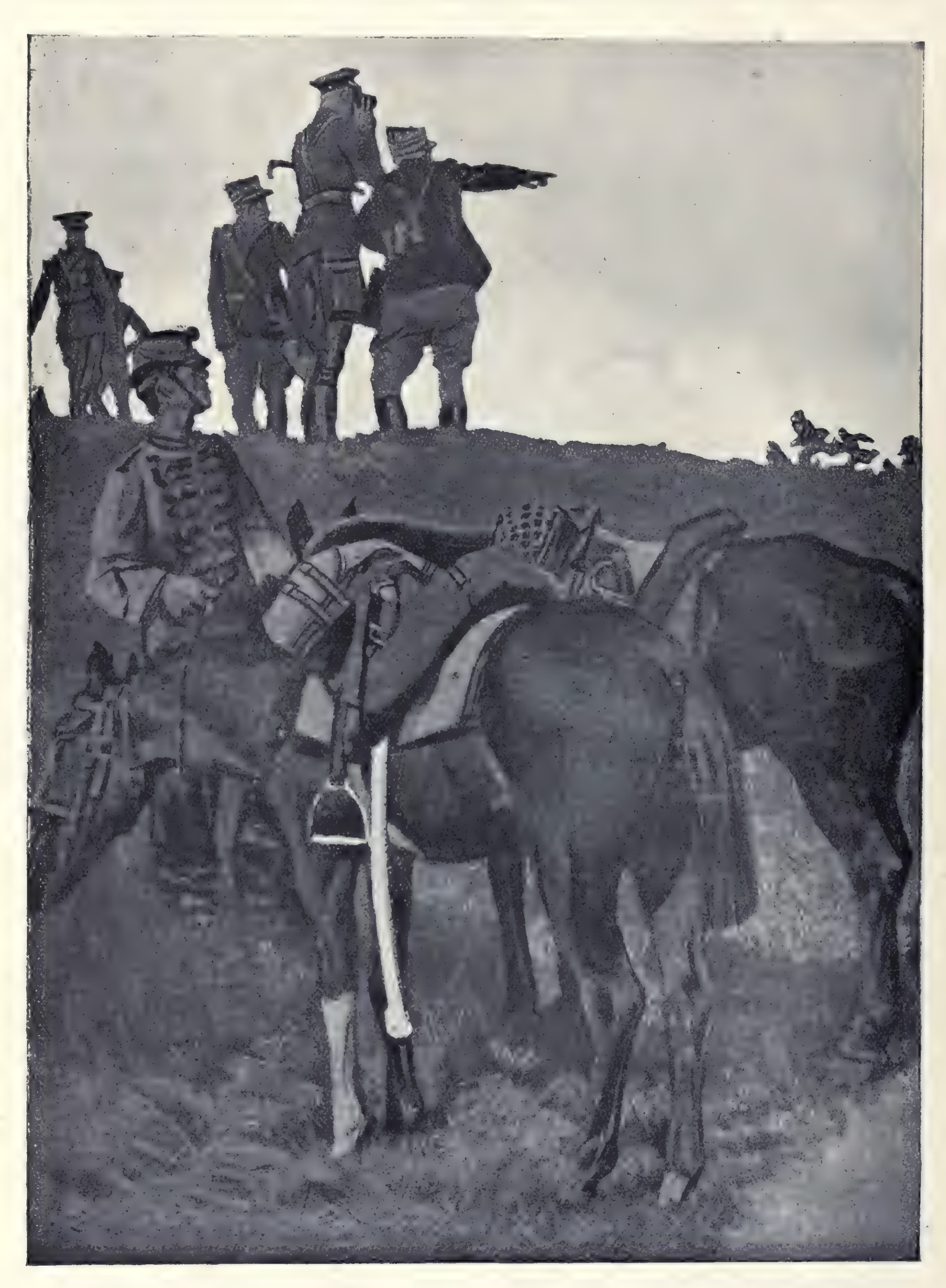
Puis ils apprennent que les Allemands obliquent à gauche vers l'Est, continuant à obéir au vieux plan d'invasion du maréchal de Moltke. Ils veulent donner le coup de grâce à l'armée du général Joffre qu'ils croient démoralisée et hors d'état de faire une résistance sérieuse, la prendre en un coup de filet pour ensuite revenir sur Paris et y entrer l'arme sur l'épaule.



— Au nom du ciel, Mr French, où sont vos réserves ?
— Nous n'avons plus qu'un seul régiment et nous le gardons pour l'entrée à Berlin.

(*Simplicissimus*, 6 octobre 1914.)

Alors, en ces mêmes Champs Catalauniques où jadis leurs prédécesseurs, les Huns d'Attila, s'étaient déjà fait écraser, s'engage la grande bataille de la Marne. Les Allemands battus fuient,



— Par ma lorgnette, je vois très bien, général, que les colonnes qui se retirent sont des Français.
— Prenez ma lorgnette, mylord, et vous verrez que ce sont des Anglais.

(*Simplicissimus*, 29 septembre 1914.)

n'échappant à un complet désastre que grâce à l'épuisement de nos munitions d'artillerie, au surmenage de notre cavalerie. Ils ne s'arrêteront que de l'autre côté de l'Aisne, au nord de Reims. La France, le monde sont sauvés.

Cette défaite n'était pas faite pour inspirer agréablement les satiriques allemands. Un seul, mais après plusieurs jours de réflexion, finit par trouver un sujet de dessin qui surprendra ceux qui ont encore des illusions sur la façon allemande d'écrire l'histoire. Pour ce caricaturiste ingénieux, cette semaine de combats se réduit à une fuite éperdue des Anglais et des Français.

Pourtant, la semaine suivante, le *Simplicissimus* se décide à faire une allusion discrète au fâcheux épisode. Il montre un groupe de buveurs de bière, attendant à la brasserie le journal qui leur apportera, avec les dernières nouvelles du soir, le bulletin des victoires quotidiennes. Les heures passent, les bocks s'ajoutent aux bocks; rien ne vient, pas encore de victoire... La stupéfaction des buveurs est grande, et il ne sera plus jamais question de la bataille de la Marne, chez les satiriques d'outre-Rhin, que dans deux dessins en octobre, et de façon très vague.



LES COMBATTANTS A LA MAISON

— J'en suis à mon sixième bock et pas encore de victoire ! Hier, elle était arrivée au quatrième.

(*Simplicissimus*, 6 octobre 1914.)



München, 20. Oktober 1914 — Preis 30 Pfg. — 19. Jahrgang Nr. 29

SIMPLICISSIMUS

Abonnement vierteljährlich 3 Mk. 60 Pfg — Begründet von Albert Langen und Th. Th. Heine — In Österreich-Ungarn vierteljährlich K 4.4

Alle Rechte vorbehalten

Marschall Kluck

Heldenkühn im Westen kämpft die deutsche Macht,
Nie so lang die Erde steht, ward Stärkeres vollbracht;
Durch Frost und Ungewitter in fremden Landes Not
Woch' um Woche schirmen sie die Fahne schwarz-weiß-rot.

Ist auch den mächtigen Gliedern ein mächtig' Haupt beschert;
Das mög uns Gott erhalten, daß man solch' Köpfe ehrt;
Und reißt der Geist die Glieder zum Sturm mit jähem Ruck:
Da wird man Frankreich zittern sehn vor unserm Marschall Kluck!

LE MARÉCHAL KLUCK

La puissance allemande combat héroïquement dans l'ouest ;
Jamais, depuis que la terre existe, de si grandes choses ne furent accomplies ;
A travers gel et intempéries, dans le péril de la terre étrangère,
Semaine après semaine, elle protège le drapeau noir, blanc, rouge.

Les membres puissants ont d'ailleurs un chef puissant ;
Que Dieu nous conserve cela, d'honorer toujours de pareilles têtes ;
Et quand l'esprit entraînera les membres pour le brusque assaut :
Alors on verra la France trembler devant notre maréchal Kluck.

Peter SCHER.

SIMPLICISSIMUS

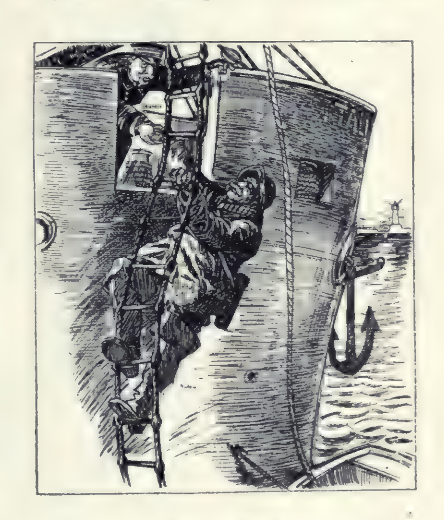
Journal satirique bavarois. Munich.
(Dessin de la couverture de la livraison du 20 octobre 1914.)

XI

La neutralité de l'Italie du 2 août 1914 au 23 mai 1915

Le 9 août 1913, l'Autriche ayant proposé à l'Italie d'attaquer la Serbie et le Monténégro, M. Giolitti, président de la Consulta, refusa, ainsi qu'il devait le déclarer, le 5 décembre 1914, à la Chambre des Députés italienne. Il estimait que, personne ne songeant à attaquer l'Autriche, le *casus fœderis* ne pouvait être invoqué. Aussi, lorsqu'en 1914, l'Allemagne et l'Autriche eurent décidé la guerre, crurent-elles prudent de ne pas mettre un allié aussi peu discipliné dans la confidence de leur projet d'agression. Sûres du succès, elles se réservaient, au jour du triomphe, un prétexte pour faire payer à l'Italie ce qu'elles considéraient comme une désertion.

En effet, la guerre déclarée, l'Italie refuse de prendre part à une entreprise à laquelle on prétend l'associer sans l'avoir consultée. Elle se déclare neutre.



BON VOYAGE

Salandra est certainement un excellent marin, mais le meilleur capitaine prend à son bord dans les eaux dangereuses un pilote sûr (le pilote est Bülow).

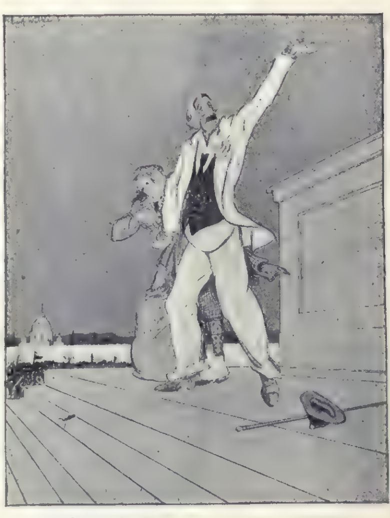
(*Lustige Blätter*, 12 décembre 1914.)

Malgré le grand mépris pour l'Italien que l'Allemand ne parvenait pas à dissimuler suffisamment, malgré la haine que l'Autriche ne lui cachait pas, tous deux, après la défaite de la Marne, comprennent le danger qu'est pour eux cette neutralité annonçant une probable hostilité déclarée. Laissant les journaux et les satiriques continuer à ridiculiser d'Annunzio qui prêche la guerre sainte et les Garibaldiens venus en France pour se

battre, Berlin charge le prince de Bülow de maquignonner à Rome un arrangement assurant tout au moins la neutralité de l'Italie (19 dé-



Le cocher Mars : — Partons-nous, seigneurs ?
(*Lustige Blätter*, 12 août 1914.)



D'ANNUNZIO A LA MAIN PURE
— Evviva la guerra ! Seuls les sentiments les plus chastes et les plus nobles me poussent à ce cri. (*Jugend*, 2 mai 1915.)

cembre 1914). La France vaincue ferait naturellement les frais de ce marché, et



— Trois nouvelles semaines d'amabilités envers la France, cela fait 20.000 lires, Monsieur Barrère.
(*Simplicissimus*, 24 novembre 1914.)



SERVICE OBLIGATOIRE ? SOTTISE !

— Il se trouve toujours des sots qui vendent leur peau pour moi, et des fripouilles qui se font acheter. (*Jugend*, 28 mai 1915.)



LES GARIBALDIENS EN FRANCE

Un nouveau malheur menace les Français : les garibaldiens accourent à leur secours. (*Lustige Blätter*, 9 sept. 1914.)

aussi l'Autriche, bien qu'elle refuse toute rectification de frontière au projet d'un accord avec l'Italie et déclare, par l'organe de la *Neue Freie Presse* de Vienne, du 21 février 1915 : « Pas un pouce de notre territoire ne doit être perdu. »

Mais le prince de Bülow persiste, le 12 mars encore, à offrir à l'Italie des morceaux du cher « brillant second » qui finit par consentir enfin quelques sacrifices, à condi-

tion de ne s'exécuter qu'une fois la guerre terminée. En octobre 1916, le comte Tisza, au Parlement hongrois, affirmera que les offres de compensations territoriales faites à l'Italie par l'Autriche n'étaient pas sérieuses et avaient pour but de gagner du temps. Cette mauvaise foi bien germanique était trop bien connue des hommes d'État italiens. Aussi se contentent-ils de prendre acte d'offres qui reconnaissent la légitimité de l'irrédentisme italien et ils laissent M. de Bülow continuer avec plus d'énergie ses intrigues et ses dépenses de millions dont l'Allemagne aura été partout si prodigue avant et pendant la guerre.



PEINE PERDUE

— Oh ! mon Dieu, viens donc enfin avec nous. Le mot fidélité est encore une de ces grossières inventions des barbares allemands.

(*Kladderadatsch*, 14 mars 1915.)

Beaucoup de journaux sont acquis, fondés ou ressuscités par ses soins, entre autres, les journaux illustrés ou satiriques. L'*Avanti*, organe des socialistes révolutionnaires, déplorant, le 6 avril 1915, les manifestations anti-allemandes, prêche énergiquement la neutralité. Le 21 avril, quelques grèves éclatent aux cris de : « A bas la guerre ! » Nouvel effort des socialistes de Milan pour provoquer une grève générale, ce qui fait écrire au *Secolo*, le 15 mai, que M. de Bülow essaie de dominer le Gouvernement italien par les moyens employés jusqu'ici à Constantinople et à Téhéran. Le 20 mai, M. Salandra, président du Conseil depuis cinq jours, présente au Parlement italien un projet de loi pour faire face aux dépenses d'une guerre nationale. La Chambre acclame Salandra et le Roi, vote le projet par 367 voix contre 54, tandis qu'au Sénat, le président, M. Manfredi, déclare : « L'Italie sait de quel côté on se bat pour le droit et la civilisation. »

L'ambassadeur d'Italie est insulté à Berlin et, le 23 mai, l'Italie déclare la guerre à l'Autriche. La caricature allemande, alors démuselée, ne cessera plus d'accabler les bandits italiens des plus ignobles injures. L'Angleterre les paie pour poignarder dans le dos l'innocente Autriche et la vertueuse Allemagne. Elle paie aussi Salandra, Sonnino et même la famille royale qui devient une méprisable famille de mendiants prêts pour tous les mauvais coups. « Les Italiens, écrit la *Frankfurter Zeitung*, ont oublié que déjà leur neutralité constituait *un manquement éhonté aux traités que nous observons scrupuleusement*, et qu'il ne lui restait qu'à se faire petite et à essayer de faire oublier sa *petite félonie*. »

M. de Bethmann-Hollweg, faisant au Reichstag, le 28 mai, l'historique des

négociations avec l'Italie et énumérant les offres faites pour obtenir sa neutralité, ne craint pas d'ajouter, lui, l'*homme au chiffon de papier :* « L'Allemagne garantissait de *sa parole* que les concessions seraient exécutées. *Il n'y avait donc aucun motif de se méfier.* »

Le 8 mai, la *Deutsche Tageszeitung* avait écrit : « Peuple allemand, un ennemi de plus ! Des cavernes des Abruzzes, des maquis de la Sicile et de la Sardaigne, des bois de la Calabre, des ruelles de Chiala et de Margelina, une armée de vagabonds, de forbans, de joueurs de mandoline, se prépare à marcher contre toi ! »



LE GANT DE DÉFI DE L'ITALIE

(*Kladderadatsch*, 6 juin 1915.)



LA DERNIÈRE LEVÉE DE LA CULTURE!

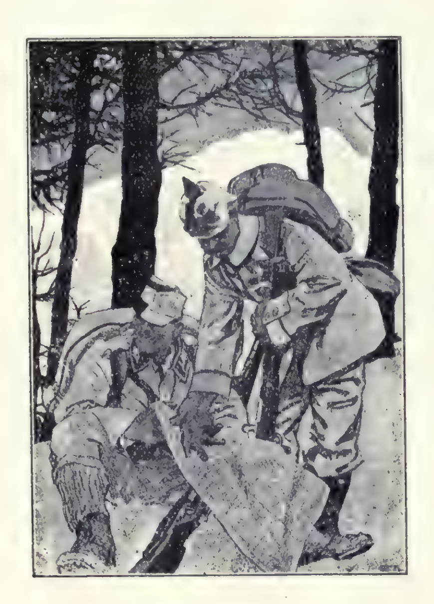
(*Jugend*, 15 septembre 1914.)



LES SUCCÈS DE KITCHENER

Sa Seigneurie a réussi, pendant une excursion en Australie, à entraîner les Kangourous boxeurs dans la « lutte pour la culture et la liberté ».

(*Jugend*, 20 novembre 1915.)



ÉTUDE DIFFICILE

— Tu cherches sans doute un endroit où nous pourrions encore loger des prisonniers russes ?

(*Simplicissimus*, 16 mars 1915.)



LE CRÉPUSCULE DES RUSSES

— Que faire ? Songe donc : Mackensen, Linsingen, Pflanzer !...

— Et le pire se prépare pour toi : l'approche de Hindenburg.

(*Simplicissimus*, 29 juin 1915.)

XII

La Serbie triomphante

Depuis des siècles, les Turcs, fidèles à la vieille maxime « diviser pour régner », entretenaient, aggravaient les rivalités fratricides parmi leurs populations balkaniques.

Après leur guerre victorieuse contre les Turcs en mai 1913, Bulgares, Serbes et Grecs, unis momentanément, redeviennent ennemis lorsqu'il s'agit de partager les territoires libérés. Les Bulgares, sans déclaration de guerre, se précipitent sur les Serbes (27 juin 1913). Mais, repoussés, battus, puis écrasés lorsque les Roumains se joignent aux Serbes, leur tsar Ferdinand est obligé de signer le traité de Bucarest (août 1913). A partir de ce moment, devenu un instrument dans la main de Guillaume II, il attend une occasion de se venger.

L'article principal d'un traité signé entre les Grecs et les Serbes, le 30 mai 1913, stipulait : « En cas de guerre entre l'une des parties contractantes et une tierce puissance, ou bien au cas où des forces armées bulgares — deux divisions au moins — attaqueraient l'armée grecque ou serbe, la Grèce et la Serbie prennent l'engagement réciproque que la Serbie aidera la Grèce de toutes ses forces armées et que la Grèce aidera la Serbie avec toutes ses forces de terre et de mer. »

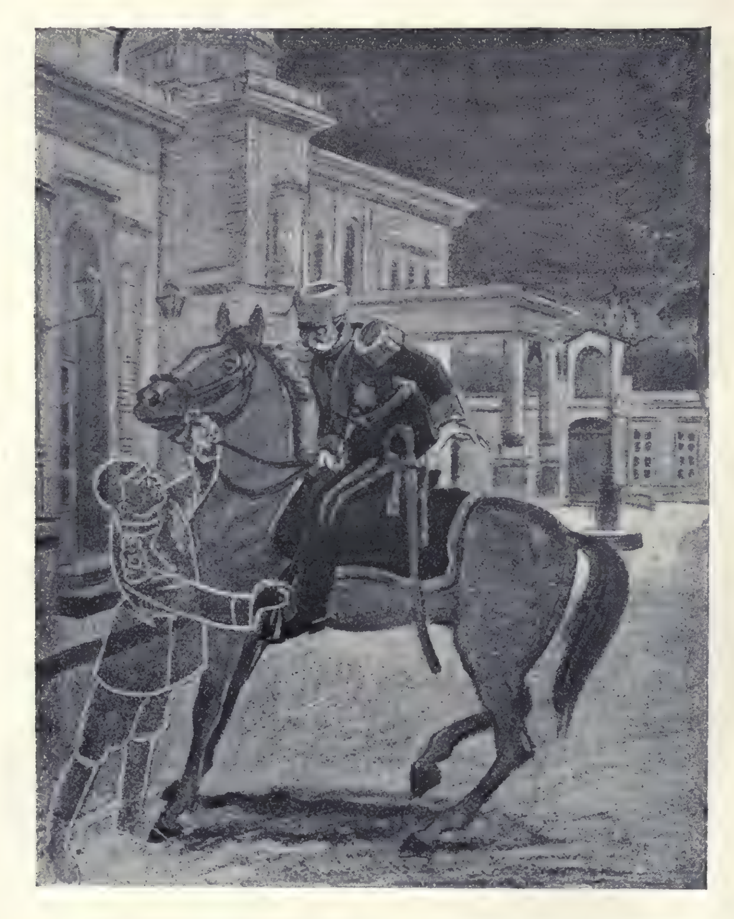


Pierre : — Nous, Serbes, nous combattrons jusqu'à la dernière goutte de sang.

(*Lustige Blätter*, 4 décembre 1915.)

Malgré la clarté de ce texte, le roi de Grèce Constantin ne tient pas ses engagements en 1913, et ne les tient pas davantage en août 1914, lorsque l'Autriche attaque la Serbie. Époux d'une sœur de Guillaume II, il trouve, lui aussi, que ces traités ne sont que des « chiffons de papier » et, persuadé

de l'écrasement des Serbes, il se prépare à obtenir de son beau-frère une part de leurs dépouilles. Mais les Serbes sont vainqueurs dans plusieurs rencontres. Coupée en deux, l'armée autrichienne fuit en désordre, laissant, à la fin de décembre, entre les mains des Serbes 51.000 prisonniers, 191 canons, 70.000 fusils, 3.900 voi-



— Et où dois-je aller maintenant ?
— Aux sombres pays où tu as envoyé en avant le spectre d'Alexandre de Serbie.

(*Lustige Blätter*, 12 août 1914.)

tures et une grande quantité de munitions et d'approvisionnements de toute sorte.

La caricature allemande s'était beaucoup amusée aux dépens du Roi et du prince héritier Alexandre; brusquement, sa verve se tarit. Pendant plusieurs semaines, entre la Serbie et l'Autriche une sorte d'entr'acte s'établit, troublé par des menaces, des rumeurs hostiles, surtout par des chicanes et même par quelques agressions de bandes bulgares.



— Si vous n'enfermez pas votre chien enragé, il faudra que je le mette hors d'état de nuire.

(*Lustige Blätter*, 22 juillet 1914.)

L'Autriche n'avait cessé de se tromper. En 1913, elle avait cru au triomphe des Turcs, puis, à celui de Ferdinand de Bulgarie attaquant traîtreusement la Serbie.

L'Italie n'ayant pas voulu se joindre à elle pour en finir avec ce petit pays, elle avait dû attendre la catastrophe de 1914.

Alors, rageusement, elle se précipitait et, battue, était encore forcée de remettre à plus tard l'assouvissement de sa haine.



ULTIMATUM

Mars : — Je t'ai regardée assez longtemps; punaise serbe. Maintenant je vais me lever et tu vas saigner.

(*Lustige Blätter*, 12 août 1914.)

AUTRICHE ET SERBIE

— Tu feras mieux de ne pas t'en mêler, ami Russe. Mon gourdin peut servir pour deux. (*Jugend*, 28 juillet 1914.)

La Russie absorbait toutes ses forces, et bientôt l'Italie lui déclarant la guerre, elle allait être obligée à de nouveaux efforts.

Profitant de ce répit pour se réorganiser, la Serbie tendait toutes ses énergies en vue du prochain assaut. La première année de la guerre venait de s'achever sur son triomphe.

TABLE DES MATIÈRES

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT, NANCY-PARIS-STRASBOURG



Prix net : 10 francs

